

Les Mille Miracles de Jésus



selon les révélations faites à Maria Valtorta par Jésus

Les miracles des derniers mois

Regroupés et présentés par Mario Canciani

Illustration de couverture :

Miracle de la résurrection de Lazare

Fresque de Giotto (1304-1306) (200x185 cm)

Église de l'Arena - chapelle Scrovegni, à Padoue (Italie).

Personnages représentés :

les apôtres, Jean et Pierre, Jésus,
les deux sœurs à genoux, Marie de Magdala, et Marthe
le serviteur Maximin, Lazare, la nourrice Noémi,
les notables de Jérusalem.

La scène est composée entièrement autour du regard et du geste d'ordre de la main de Jésus.

Les expressions des visages des personnes présentes montrent la stupéfaction à la vue de Lazare, au visage encore mortuaire.

© Les textes de Maria Valtorta sont tirés de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, Éditions Centro Editoriale Valtortiano – de ISBN 88-7987-263-8 à ISBN 88-7987-272-0

SOMMAIRE

du tome 5

INTRODUCTION : AVANT PROPOS

INTRODUCTION : INSTRUCTIONS DE LECTURE

TOME 2 : I. LES MIRACLES DE LA PREMIÈRE ANNÉE

TOME 3 : II. LES MIRACLES DE LA DEUXIÈME ANNÉE

TOME 4 : III. LES MIRACLES DE LA TROISIÈME ANNÉE

IV. LES MIRACLES DES DERNIERS MOIS

| | |
|--|----|
| 1. La résurrection de Lazare. | 4 |
| 2. L'esclave noir muet, Calliste. | 16 |
| 3. L'homme originaire de Gaza abandonné sur la route..... | 18 |
| 4. La femme Ada en couches à Ephraïm. | 21 |
| 6. L'enfant bossu..... | 24 |
| 6. Le vieillard aveugle guéri et l'homme cruel aveugle. | 25 |
| 7. Les dernières rencontres sur la route vers Jérusalem. | 30 |
| 8. L'enfant handicapé qui veut mourir. | 33 |
| 9. Le figuier desséché. | 38 |
| 10. L'oreille replacée du serviteur du Temple. | 41 |
| 11. Le signe du rideau du Temple, le signe du voile de Niké et le linceul de Jésus. | 43 |

TOME 6 : V. LES APPARITIONS ET MIRACLES APRÈS LA RÉSURRECTION

VI. LES DERNIERS ÉVÈNEMENTS MIRACULEUX

CONCLUSION

REMERCIEMENTS

LES MIRACLES DES DERNIERS MOIS.

Jésus vient d'accomplir en trois années les objectifs de la mission qu'il s'était fixés : Faire connaître sa venue et développer sa doctrine, non pas dans le sens envisagé par les Juifs d'un « Messie » venu pour instaurer une royauté terrestre, mais dans celui de l'« Attendu » envoyé pour délivrer un message d'amour sur la terre afin de préparer l'homme à une vie éternelle, pour laquelle il a été créé.

Hélas, son message et ses actions, même ses centaines de miracles, n'ont fait qu'apporter une résistance de plus en plus forte des dignitaires juifs religieux, empêtrés dans leurs contradictions et surtout remplis d'une crainte grandissante pour leurs prérogatives.

Les derniers mois sont une période de prophéties sur l'évènement final que Jésus divulgue lors des dernières rencontres et un temps d'attente de la fête de son ultime Pâque. Or, il lui reste à accomplir son plus grand miracle terrestre, celui de la résurrection de son ami Lazare, qui va frapper de stupeur tous les habitants de Palestine. Mais il est contraint à mener une vie retranchée en Samarie, aux confins de la Judée, durant ce dernier hiver de l'an 30, car un avis de recherche a été affiché sur les portes de toutes les synagogues de Palestine. Jésus ne pourra pas se déplacer partout librement et opérer selon l'habituelle organisation des autres années.

Dans cette période de tristesse et d'inquiétude pour les évènements pressentis, peu de miracles seront rapportés par Maria Valtorta, une dizaine seulement, pourtant le plus important miracle restera celui qui annoncera son acte final, sa propre résurrection.

Mais quel miracle extraordinaire sur son ami Lazare, que Jésus avait certainement projeté depuis longtemps, préfigurant sa propre Résurrection, et quelles graves conséquences, ce miracle va susciter contre sa personne !

Un dernier miracle sur la nature, celui du figuier desséché, s'adressera aux apôtres qui en resteront plus que stupéfaits, mais pourtant encore dubitatifs, alors que tout est possible à Dieu... Qu'est-ce qu'un figuier instantanément desséché par rapport à un homme ressuscité vivant et par rapport à un Homme-Dieu ressuscité à jamais ?

Et aussi, quel magnifique symbole et signe que ce rideau du Temple déchiré en deux morceaux, laissant voir le Saint du Saint ouvert, sur une nouvelle page d'un temps nouveau.

1. La résurrection de Lazare.

[Sommaire](#)

Le plus grand ami et confident de Jésus de la société civile est Lazare qui a une trentaine d'années comme lui. Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire de l'apôtre Simon le Zélote qui était son voisin et grand ami à Béthanie, tout début juillet 27. C'est un grand personnage de la Palestine, par ses origines, son père ayant été gouverneur de Syrie, par ses richesses, une bonne partie de la

ville de Jérusalem lui appartient, sans compter ses nombreuses propriétés dispersées dans plusieurs régions, par sa protection de l'occupant romain et par un certain charisme dû à sa culture hellénique et son détachement des richesses. Sa sœur Marie, dite de Magdala, grande jouisseuse, sera son désespoir jusqu'à ce que Jésus réussisse à la convertir. Plusieurs attribueront cette conversion progressive à un miracle de Jésus qui serait venu à bout de sept démons qui l'imprégnaient ? Son autre sœur Marthe complète une famille très unie se mettant à la disposition de Jésus, chaque fois qu'il en a besoin, et les appuis et conseils de Lazare sont fort précieux. Mais la maladie des jambes de Lazare progresse inexorablement sans que Jésus veuille intervenir malgré les espérances des deux sœurs.

Plusieurs visions et dictées rapportent avec précision les événements précédents la mort de Lazare, notamment les visites des juifs influents venant visiter le malade, mais aussi la douce pression des sœurs qui souhaitent l'intervention de Jésus. Mais Jésus demeure inflexible même quand Marthe envoie un serviteur le chercher en urgence début décembre 29. C'est vers le 23 janvier 30 que Lazare meurt alors que Jésus se trouve avec les apôtres près du Jourdain, à quelques dizaines de kilomètres de la maison de Lazare. Tout Jérusalem est en émoi et ses funérailles sont vite célébrées entraînant les ricanements des habitants pour l'absence de Jésus, lequel est averti du décès par un serviteur à cheval envoyé par Marthe. Contre l'avis des apôtres qui craignent les notables juifs de Jérusalem, Jésus décide enfin de se rendre à la propriété de Lazare, quatre jours après son décès...

« Jésus arrive à Béthanie par Ensémès. Ils doivent s'être épuisés en se hâtant par les sentiers casse-cou des monts Hadomin. A bout de souffle, les apôtres ont du mal à suivre Jésus qui avance à grands pas, comme si l'amour l'emportait sur ses ailes de feu. Jésus marche devant, la tête droite sous les tièdes rayons de soleil de midi, souriant radieusement... Jésus préfère prendre un chemin qui contourne le village pour arriver chez Lazare sans attirer l'attention. Ils sont presque à mi-parcours quand ils entendent derrière eux un jeune garçon qui les avait vu auparavant et qui les dépasse en courant, puis s'arrête au milieu du chemin pour regarder Jésus d'un air pensif.

« Paix à toi, petit Marc, tu as eu peur de moi pour t'être enfui ainsi ? demande Jésus en lui faisant une caresse.

- Oh ! Non, Seigneur, je n'ai pas peur. Mais, comme pendant plusieurs jours Marthe et Marie ont envoyé des serviteurs sur nos routes pour voir si tu venais, maintenant que je t'ai vu, j'ai couru leur annoncer ton arrivée...

- Tu as bien fait. Les sœurs vont se préparer le cœur à me voir.

- Non, Seigneur. Les sœurs ne vont rien se préparer, car elles ne savent rien. Ils n'ont pas voulu me laisser leur parler. On m'a attrapé quand j'ai dit en entrant dans le jardin : « Le Rabbi est là ». J'ai été chassé, traité de menteur et on m'a donné deux gifles... Regarde mes joues rouges. On m'a poussé dehors en ajoutant : « Voilà pour te purifier d'avoir regardé un démon ! » Et je t'observais pour cela. »

Jésus se penche pour embrasser ses joues souffletées.

« Dis un peu, Marc, qui t'a chassé ? Les serviteurs de Lazare ? demande Jude.

« Oh non !...Les juifs. Ils viennent pour le deuil tous les jours. Il y en a tant ! Ils sont dans la maison et dans le jardin. Ils viennent tôt et repartent tard. Ils se donnent des allures de maîtres de maison. Ils maltraitent tout le monde... »

Le groupe se remet en marche lentement et Jésus tient par la main l'enfant ravi. Les voilà parvenus à la grille du jardin. De nombreuses montures y sont attachées, surveillées par les serviteurs de chaque propriétaire...

« Le Maître ! » s'exclament les premiers à l'apercevoir. Jésus entre lentement dans le jardin. Comme personne ne le salue, lui non plus ne salue personne. La plupart ont les yeux flambants de colère, sinon de haine, hormis un petit groupe composé de Joseph, Nicodème, Jean, Eléazar, le scribe Jean, Gamaliel et son fils, Josué, Joachim. Il y a aussi Manahen et Kouza qui n'osent s'avancer comme amis. Jésus s'est contenté d'esquisser une vague inclinaison en posant le pied dans l'allée. Puis il a continué tout droit comme s'il était étranger à l'assistance nombreuse qui l'entoure...

Marthe sort de la maison en se protégeant ses yeux gênés par la lumière. A peine voit-elle Jésus qu'elle court se jeter à ses pieds en les baisant puis elle éclate en sanglots et dit :

« Paix à toi, Maître ! »

Jésus lui répond la même chose, en levant une main pour la bénir et en lâchant la main de l'enfant. Marthe poursuit :

« Mais ta servante ne connaît plus la paix... Lazare est mort ! Si tu avais été ici, il ne serait pas mort. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, Maître ? »

Toujours agenouillée, elle prend un ton involontaire de critique puis d'un ton accablé...

« Lazare, notre frère, t'a tant appelé !...Maintenant, vois ! Je suis inconsolable et Marie pleure sans pouvoir trouver la moindre paix. Et lui n'est plus ici. Tu sais combien nous l'aimions ! Nous espérions en toi !... »

Un murmure de compassion pour la femme et de blâme à l'adresse de Jésus court de groupe en groupe... Marthe, après s'être essuyée le visage, reprend :

« Mais j'espère encore, car je sais que tout ce que tu demanderas à ton Père te sera accordé. »

Par cette douloureuse et héroïque profession de foi, elle exprime l'ultime espérance qui tremble dans son cœur.

« Ton frère ressuscitera. Lève-toi, Marthe. »

Marthe obéit tout en restant courbée en vénération devant Jésus à qui elle répond :

« Je le sais, Maître. Il ressuscitera au dernier jour.

- Je suis la Résurrection et la Vie. Quiconque croit en moi, même s'il est mort, vivra. Et celui qui croit et vit en moi ne mourra pas éternellement. En es-tu convaincue ? »

Jésus, qui a d'abord parlé à mi-voix uniquement à Marthe a haussé le ton pour dire la dernière phrase où il proclame sa puissance divine. Marthe lève la tête et plonge un regard affligé dans les lumineuses pupilles de Jésus.

« Oui, Seigneur. Je le crois. Je crois que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu dans le monde. Et que tu peux tout ce que tu veux. Je le crois ! Je cours prévenir Marie. »

Elle s'éloigne rapidement vers l'intérieur de la maison. Jésus reste à sa place, près du bassin d'eau, observé par les juifs en groupes.

Poussant son cri habituel : « Rabbouni ! », Marie sort de la maison en courant, les bras tendus vers Jésus et se jette à ses pieds qu'elle baise en sanglotant. Marthe, Maximin, Marcelle, Sarah et Noémie et tous les serviteurs ont suivi Marie.

« Paix à toi, Marie. Lève-toi ! Regarde-moi ! Ce sont les personnes sans espérance qui pleurent ainsi. Alors pourquoi vous ? »... Ne t'ai-je pas dit d'espérer au-delà de ce qui est croyable pour voir la gloire de Dieu ? Est-ce que par hasard ton Maître aurait changé pour que tu aies raison d'être ainsi torturée ? »

Mais Marie n'écoute pas ces mots... et elle s'écrie :

« Oh ! Seigneur ! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? Pourquoi t'es-tu tellement éloigné de nous ? Tu savais pourtant que Lazare était malade ! Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort... Il devait vivre ! Je devais lui montrer que je persévérais dans le bien ! Maintenant que je pouvais le rendre heureux, il m'a été enlevé ! Tu pouvais me le laisser, donner à la pauvre Marie la joie de le consoler après lui avoir causé tant de souffrances. Pourquoi avoir agi ainsi, même à cause de ceux qui te haïssent et se réjouissent de ce qui arrive ? Oh ! Jésus ! Mon Sauveur ! Mon espérance ! »

Il n'y a pas de reproche dans le ton de la voix de Marie mais seulement la détresse d'une sœur.

Jésus, tout incliné pour entendre ces paroles se redresse et dit à haute voix :

« Marie, ne pleure pas ! Ton Maître aussi souffre de la mort de son ami fidèle... car il a dû le laisser mourir... Mais je te le dis : ne pleure pas. Lève-toi ! Regarde-moi ! Crois-tu que, moi qui t'ai tellement aimée, j'ai agi ainsi sans raison ? Peux-tu croire que je t'ai causé cette peine inutilement ? Viens. Allons vers Lazare. Où l'avez-vous mis ? »

Jésus interroge les personnes sorties de la maison avec Marie et ceux-ci répondent :

« Viens et vois ».

Marthe, qui conduit Marie aveuglée par ses larmes montre de la main l'endroit où se trouve Lazare et dit :

« C'est ici, Maître, que ton ami est enseveli. »

Elle indique la pierre posée obliquement à l'entrée du tombeau. Jésus contemple l'énorme pierre qui sert de porte et forme un lourd obstacle entre lui et son ami défunt et il pleure. Les sœurs redoublent de larmes, imitées par les intimes et les familiers.

« Enlevez cette pierre » s'écrie soudain Jésus, après s'être essuyé les yeux.

Tous ont un geste d'étonnement et un murmure court dans l'assistance, grossie de quelques habitants de Béthanie. Certains pharisiens se touchent le front en secouant la tête comme pour dire : « Il est fou ! »

Personne n'exécutant l'ordre, Jésus réitère plus fort son ordre, effrayant encore davantage les gens.

« Maître, ce n'est pas possible, intervient Marthe. Voilà déjà quatre jours qu'il est là-dessous. Et tu sais de quelle maladie il est mort !...Maintenant, l'odeur est certainement encore plus forte malgré les onguents... Que veux-tu voir ? Sa pourriture ?... On ne peut pas... même à cause de l'impureté de la corruption et...

- Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Enlevez cette pierre, je le veux ! »

C'est un cri de volonté divine... Un « oh » étouffé jaillit de toutes les poitrines. Les visages deviennent blêmes, certains tremblent comme s'il était passé sur l'assistance un vent glacial de mort. Marthe fait un signe à Maximin et celui-ci ordonne aux serviteurs d'aller chercher les outils nécessaires pour remuer la lourde pierre. Les serviteurs reviennent rapidement avec des pics et des leviers robustes. Ils travaillent en faisant entrer la pointe brillante des pics entre la roche et la pierre, puis remplacent les pics par les leviers et font glisser sur le côté la pierre. Une puanteur infecte s'échappe du trou obscur et fait reculer la foule. Marthe demande tout bas :

« Maître, tu veux y descendre ? Si oui, il faut des torches... »

Jésus ne répond rien. Il lève les yeux vers le ciel, ouvre les bras en croix et prie d'une voix très forte en scandant les mots :

« Père ! Je te remercie de m'avoir exaucé. Je savais que tu m'exauces toujours mais je le dis pour ceux qui sont présents ici, pour le peuple qui m'entoure afin qu'ils croient en toi, en moi, et qu'ils sachent que tu m'as envoyé ! »

Il reste encore ainsi un moment, comme en extase, tant il est transfiguré. Silencieusement, il dit des paroles secrètes de prière. Il paraît dégager de la lumière. Il reste ainsi quelque temps puis redevient lui-même, l'Homme, mais d'une majesté puissante. Il s'avance jusqu'au seuil du tombeau... Il tend les bras devant lui, les paumes vers la terre. ..D'une voix puissante, il pousse un cri le plus fort jamais entendu dans aucun miracle, il s'écrie :

« Lazare ! Sors ! »

L'écho répercute sa voix dans la cavité du tombeau et se répand ensuite à travers tout le jardin... Tous éprouvent un frisson. Marthe

est comme fascinée en regardant Jésus. Marie tombe à genoux au bord du tombeau. Ses mains tremblent...

Quelque chose de blanc semble émerger du plus profond du souterrain... Une forme ovale. Et celui qui était mort, enserré dans ses bandelettes, avance lentement, toujours plus visible, fantomatique, impressionnant. A mesure que Lazare avance, Jésus recule, la distance entre les deux restant la même... Marie est clouée là où elle se tient. Lazare est désormais au bord du tombeau et s'arrête là, raide, muet, semblable à une statue de plâtre à peine ébauchée et informe. C'est une longue silhouette, mince à la tête, mince aux jambes, plus large au tronc, macabre comme la mort elle-même, spectrale dans la blancheur des bandes.

Jésus crie d'une voix forte :

« Déliez-le et laissez-le aller. Donnez-lui des vêtements et de la nourriture.

- Maître !... balbutie Marthe.

- Ici ! Apportez immédiatement un vêtement ! Habillez-le en présence de tous et donnez-lui à manger. »

Jésus donne des ordres mais ne se retourne jamais vers la foule qui se tient derrière lui. Ses yeux regardent seulement Lazare. Marie s'est approchée du ressuscité sans souci de la répulsion que tous ressentent à la vue des bandes souillées. Les serviteurs se hâtent d'exécuter les ordres. Noémie revient avec des vêtements. Après avoir retroussé leurs manches et relevé leurs habits, quelques-uns délient les lacets des bandelettes. Marcelle et Sarah apportent des amphores de parfums, des brocs fumant d'eau chaude.

Les serviteurs ont commencé par la tête, enlevé le suaire placé sur le visage qui est dévoilé, très pâle, squelettique, tout maculé. Il a les yeux tenus fermés par des pommades étendues dans les orbites, les cheveux collés. A mesure que les bandelettes descendent, le tronc se libère, rendant une forme humaine à cette espèce de grande chrysalide. A mesure que les bandes sont retirées, les premières couches de baume et de crasse sont enlevées en changeant continuellement l'eau qui sert à nettoyer...

Lorsqu'on a dégagé le visage de Lazare et qu'il peut voir, il tourne les yeux vers Jésus avant même de regarder ses sœurs. Il contemple son Jésus, avec un sourire d'amour sur ses lèvres pâles et l'éclat d'une larme au fond de ses yeux. Jésus lui rend son sourire et dirige le regard de Lazare vers le ciel. Lazare comprend et remue les lèvres en une prière silencieuse ; Marthe croit qu'il essaie de parler sans avoir encore retrouvé sa voix et elle lui demande :

« Que me dis-tu, mon Lazare ?

- Rien, Marthe. Je remerciais le Très-Haut. »

La prononciation est assurée, la voix forte. Les gens poussent de nouveau un « oh ! » étonné.

On fait asseoir Lazare pour dégager ses jambes et les laver. Quand elles apparaissent, Marthe et Marie poussent un hurlement : Les

jambes sont manifestement tout à fait guéries. Seules des cicatrices d'un rouge bleuâtre indiquent les endroits où elle étaient gangrenées.

Dans l'assistance, les cris d'ébahissement redoublent. Jésus sourit, de même que Lazare qui regarde un instant ses jambes guéries, puis s'abstrait de nouveau pour contempler Jésus. Il semble ne pouvoir se rassasier de le voir. Les juifs, pharisiens, sadducéens, scribes et rabbis s'approchent avec précaution pour ne pas souiller leurs vêtements. Ils observent de tout près Lazare, ils observent de tout près Jésus. Mais ni Lazare, ni Jésus ne s'occupent d'eux : ils se regardent et tout le reste est inexistant.

Enfin, on passe ses sandales à Lazare. Il se lève, agile, sûr de lui, prend le vêtement présenté par Marthe et l'enfile tout seul, il lie sa ceinture, ajuste les plis. Le voilà, maigre et pâle, mais semblable à tout le monde. Après avoir retroussé ses manches, il se lave les mains et les bras.

Puis, avec une nouvelle eau, il se lave de nouveau la figure et la tête, jusqu'à ce qu'il se sente tout à fait net. Il s'essuie ses cheveux et son visage, rend la serviette au serviteur et s'avance vers Jésus. Il se prosterne et lui baise les pieds. Jésus s'incline, le relève, le serre contre son cœur en lui disant :

« Bon retour, mon ami. Que la paix et la joie soient en toi. Vis pour accomplir ton heureuse destinée. Lève la tête pour que je te donne le baiser de la salutation. »

Il dépose un baiser sur les joues de Lazare qui le lui rend. C'est seulement après cela que Lazare parle à ses sœurs et les embrasse, puis c'est au tour de Maximin et Noémi qui pleure de joie et de certains autres de la parenté. Ensuite Jésus présente personnellement à son ami un plateau avec une fouace, du miel, une pomme, une coupe de vin. Lazare se restaure avec l'appétit d'un homme en pleine santé. La foule pousse un « oh » de stupéfaction.

Jésus paraît ne voir que Lazare, mais en réalité, il observe tout et tout le monde. Remarquant qu'avec des gestes de colère, Sadoq, Elchias, Chanania, Félix, Doras, Cornélius et quelques autres sont sur le point de s'éloigner, il lance :

« Attends un moment, Sadoq, j'ai à te parler, à toi et aux tiens. »

Ils s'arrêtent avec une figure de criminels. Joseph d'Arimatee a un geste d'effarement et fait signe à Simon le Zélote de retenir Jésus. Mais ce dernier s'avance déjà vers le groupe haineux et il dit à haute voix :

« Ce que tu as vu te suffit-il, Sadoq ? Tu m'as expliqué un jour que pour croire, vous aviez besoin, toi et tes semblables, de voir, recomposé, guéri, un homme décomposé. Es-tu satisfait de la putréfaction que tu as vue ? Es-tu capable de reconnaître que Lazare était mort et que maintenant il est vivant et en bonne santé comme il ne l'a pas été depuis des années ? Je le sais, vous êtes venus ici, pour tenter ces femmes, pour accroître leur douleur et insinuer le doute. Vous êtes venus ici me chercher dans l'espoir de me trouver caché dans la pièce du mourant. Vous êtes venus ici, non pas poussés par

un sentiment d'amour et de désir d'honorer le défunt, mais pour vous assurer que Lazare était réellement mort. Et vous avez continué à venir, vous réjouissant toujours plus à mesure que le temps passait. Si tout avait eu lieu comme vous l'espérez, vous auriez eu raison de vous réjouir : L'Ami qui guérit tout le monde, ne guérit pas son ami... Le Messie est impuissant devant la réalité de la mort. Cela vous donnait raison de vous réjouir. Mais voilà : Dieu vous a répondu. Nul prophète n'a jamais pu reconstituer ce qui était, non seulement mort, mais décomposé. Dieu l'a fait. C'est le témoignage vivant de ce que je suis. Il y eut un jour où Dieu prit de la boue, lui donna une forme et y insuffla l'esprit de vie : et ce fut l'homme. J'étais là pour dire : « Que l'on fasse l'homme à notre image et à notre ressemblance », car je suis le Verbe du Père. Aujourd'hui, moi, le Verbe, j'ai dit à ce qui était encore moins que de la boue, à la corruption : « Vis » et la corruption s'est faite de nouveau chair, une chair intègre, vivante, palpitante. La voici qui vous regarde. Et à la chair, j'ai réuni l'âme, qui gisait depuis quelques jours dans le sein d'Abraham. Je l'ai rappelée par ma volonté, car je peux tout seul, moi, le Vivant, moi, le Roi des rois auquel sont soumises toute créature et toute chose. Maintenant, que me répondez-vous ? »

Il se tient devant eux, grand, fulgurant de majesté, vraiment Juge et Dieu. Ils ne répondent rien.

Jésus insiste :

« Ce n'est pas encore assez pour croire, pour accepter l'inconcevable ?

- Tu n'as tenu qu'une partie de la promesse. Ce n'est pas le signe de Jonas... lance brutalement Sadoq.

- Vous l'aurez lui aussi. J'ai promis et je tiendrai ma promesse, affirme Jésus. Une autre personne, présente ici, attend un second signe et elle l'aura. Et comme c'est un juste, il l'acceptera. Vous, non. Vous resterez ce que vous êtes.»

Faisant demi-tour, il aperçoit Simon, fils d'Eli-Anna, membre du Sanhédrin. Il le dévisage longuement, laissant de côté ceux de tout à l'heure et, arrivé en face de Simon, il lui dit, à voix basse mais nette :

« Il est heureux pour toi que Lazare ne se rappelle rien de son séjour parmi les morts ! Qu'as-tu fait de ton père, Caïn ? »

Simon s'enfuit en poussant un cri de peur qui se change en un hurlement de malédiction.

« Sois maudit, Nazaréen ! »

Jésus réplique :

« Ta malédiction monte au Ciel, et du Ciel le Très-Haut te la renvoie. Tu es marqué du signe, malheureux que tu es ! » (*L'ambitieux Simon, parricide, mourra assassiné*).

Puis il revient en arrière, parmi les groupes médusés, presque pétrifiés. Il rencontre Gamaliel qui se dirige vers la route. Tous deux se regardent. Jésus lui murmure sans s'arrêter :

« Tiens-toi prêt, rabbi ? L'autre signe viendra bientôt. Je ne mens jamais.»

Le jardin se vide lentement. Les juifs sont abasourdis, mais la plupart sont furieux. Si leurs regards pouvaient le réduire en cendres, Jésus serait certainement pulvérisé. Ils discutent en repartant et sont si bouleversés par leur défaite qu'ils ne peuvent plus dissimuler, sous une apparence hypocrite d'amitié, le but de leur présence. Ils s'en vont sans saluer ni Lazare, ni ses sœurs. Certains restent : tous ceux que le miracle a conquis au Seigneur, au nombre desquels se trouve Joseph Barnabé, qui se jette à genoux devant Jésus et l'adore. Un autre est le scribe Joël d'Abia qui l'imite avant de partir à son tour et d'autres encore que je ne connais pas, mais qui doivent être influents.

Pendant ce temps, Lazare, entouré de ses plus intimes, s'est retiré dans la maison. Joseph, Nicodème et les autres bons saluent Jésus et s'en vont. Après de profondes courbettes, les juifs qui étaient restés auprès de Marthe et Marie s'éloignent eux aussi. Les serviteurs ferment la grille. La maison retrouve la paix.

Jésus regarde autour de lui. Il voit de la fumée et des flammes au fond du jardin, dans la direction du tombeau. Seul, debout au milieu d'un sentier, il dit :

« Le feu va faire disparaître la putréfaction... La putréfaction de la mort... mais celle des cœurs... de ces cœurs-là, aucun feu ne la fera disparaître... Pas même le feu de l'enfer. Elle sera éternelle... Quelle horreur !... Plus que la mort... Plus que la corruption... Et... Mais qui te sauvera, ô Humanité, si tu aimes tant être corrompue ! Tu veux être corrompue. Et moi... Un seul mot m'a suffi pour arracher un homme au tombeau... Mais malgré un flot de paroles... et de souffrances, je ne pourrai arracher au péché l'homme, les hommes, des millions d'hommes.»

Il s'assied et se couvre le visage de ses mains, l'air accablé... Un serviteur qui passe le voit. Il se dirige vers la maison. Peu après, Marie en sort et va trouver Jésus, légère comme si elle ne touchait pas le sol. Elle s'approche et lui dit doucement :

« Rabbouni, tu es épuisé... Tes apôtres fatigués, sont allés dans l'autre maison, tous, sauf Simon le Zélote... Tu pleures, Maître ? Pourquoi ?...»

Jésus la regarde sans répondre. Il se lève, va vers la maison et entre dans une salle. Il y a Marthe, heureuse, transfigurée par la joie. Elle s'adresse à Jésus pour expliquer :

« Lazare est allé se baigner pour se purifier encore... Maître ! Tu es triste. N'es-tu pas heureux que Lazare... » Il lui vient un soupçon :

« Oh ! Tu es réservé avec moi. J'ai péché. C'est vrai.

- Nous avons péché, ma sœur, rectifie Marie.

- Non, pas toi... Marie n'a pas péché. Marie a su obéir, moi seule ai désobéi. Je t'ai envoyé appeler, parce que... je ne pouvais plus les entendre insinuer que tu n'étais pas le Messie... et je ne pouvais plus voir Lazare souffrir... Il désirait tant ta venue ! Il t'appelait tant... Pardonne-moi, Jésus.

- Et toi, tu ne dis rien, Marie ? demande Jésus.

- Maître... moi... Je n'ai souffert que comme femme. Je souffrais parce que... Marthe, jure ici, devant le Maître, que jamais tu ne parleras à Lazare de son délire... Mon Maître... je t'ai connu tout à fait dans les dernières heures de Lazare. Comme tu m'as aimée, toi qui m'as pardonné, toi, Dieu... si mon frère, qui pourtant m'aime, mais qui est seulement homme, ne m'a pas tout pardonné au fond de son cœur ?! Non, il n'a pas oublié mon passé et lors de la faiblesse de sa mort, il a crié sa douleur, son indignation pour moi... Oh ! Marie pleure.
- Ne pleure pas, Marie. Dieu t'a pardonné et a oublié. L'âme de Lazare aussi a pardonné et a voulu oublier. L'homme n'a pas pu tout oublier et quand la chair a dominé par son dernier spasme sa volonté affaiblie, l'homme a parlé.
- Je n'en éprouve pas d'indignation, Seigneur. Cela m'a servi à t'aimer davantage et à aimer encore plus Lazare. Dès lors, moi aussi, j'ai désiré ta venue, car j'étais trop angoissée de penser que Lazare allait mourir sans paix à cause de moi... Et ensuite, quand je t'ai vu méprisé par les juifs... quand j'ai vu que tu ne venais pas même après la mort... alors mon âme aussi a souffert. Si j'avais à expier, j'ai expié, Seigneur...
- Pauvre Marie ! Je connais ton cœur. Tu as mérité ce miracle. Que cela t'affermisse dans ton espérance et ta foi.
- Mon Maître, désormais j'espérerai et je croirai toujours. Je ne douterai plus, jamais plus. Je vivrai de foi. Tu m'as donné la capacité de croire ce qui est incroyable.
- Et toi, Marthe, as-tu appris ? Non, pas encore. Tu es ma Marthe, mais tu n'es pas encore ma parfaite adoratrice. Pourquoi agis-tu au lieu de contempler ? C'est plus saint. Tu vois ? Ta force, parce qu'elle était trop tournée vers les tâches terrestres, a cédé à la constatation d'affaires terrestres qui semblent parfois sans remède. En vérité, les problèmes humains n'ont pas de remède, si Dieu n'intervient pas. C'est pourquoi la créature a besoin de savoir croire et contempler, d'aimer jusqu'au bout des forces de l'homme tout entier... Je le répète : je te veux forte, Marthe. Je te veux parfaite. Tu n'as pas su obéir parce que tu n'as pas su croire et espérer complètement, tu n'as pas su croire et espérer parce que tu n'as pas su aimer totalement. Mais moi, je t'en absous. Je te pardonne, Marthe. J'ai ressuscité Lazare aujourd'hui. Maintenant, je te donne un cœur plus fort. A lui, j'ai rendu la vie. A toi, j'infuse la force d'aimer, croire et espérer parfaitement. Maintenant soyez heureuses et en paix. Pardonnez à ceux qui vous ont offensées ces jours-ci.
- Seigneur, en cela j'ai péché. Il y a un instant, j'ai demandé au vieux Chanania qui t'avait méprisé : « Qui a triomphé ? Toi ou Dieu ? Ton mépris ou ma foi ? Le Christ est le Vivant et il est la Vérité. Moi, je savais que sa gloire allait resplendir avec plus d'éclat, et toi, vieillard, refais ton âme si tu ne veux pas connaître la mort. »
- Tu as bien parlé. Mais ne discute pas avec les méchants, Marie. Et pardonne, si tu veux m'imiter... »

Lazare entre, vêtu de neuf et bien rasé, bien peigné et la chevelure parfumée.

« Maître ! »

Lazare s'agenouille pour l'adorer. Jésus lui pose la main sur la tête et dit en souriant :

« Ton épreuve et celle de tes sœurs est surmontée, mon ami. Soyez désormais heureux et forts pour servir le Seigneur. Mon ami, que te rappelles-tu du passé ? Je veux parler de tes derniers moments ?

- Un grand désir de te voir et une grande paix au milieu de l'amour de mes sœurs.

- Et qu'est-ce qui t'affligeait le plus de quitter en mourant ?

- Toi, Seigneur, et mes sœurs. Toi parce que je ne pouvais plus te servir, elles, parce qu'elles m'ont donné toute joie...

- Ah ! moi, mon frère... soupire Marie.

- Toi, plus que Marthe. Tu m'as donné Jésus et la mesure de ce qu'est Jésus. C'est lui qui t'a donnée à moi. Tu es le don de Dieu, Marie.

- C'est ce que tu disais aussi en mourant... dit Marie, tout en étudiant le visage de son frère.

- Parce que c'est ma constante pensée.

- Mais moi, je t'ai causé tant de peine...

- La maladie aussi m'a fait souffrir. Mais par elle, j'espère avoir expié les fautes du vieux Lazare et être ressuscité, purifié pour être digne de Dieu. Toi et moi, nous avons tous deux ressuscité pour servir le Seigneur, avec Marthe au milieu de nous, elle qui fut toujours la paix de la maison.

- Tu entends, Marie ? Lazare dit des paroles de sagesse et de vérité. Maintenant, je me retire et vous laisse à votre joie...

- Non, Seigneur, reste avec nous. Ici. Reste à Béthanie et dans ma maison. Ce sera beau...

- Je resterai. Je veux te récompenser de tout ce que tu as souffert. Marthe, ne sois pas triste. Marthe pense m'avoir affligé. Mais ma peine n'est pas autant pour vous que pour ceux qui ne veulent pas se racheter. Eux haïssent de plus en plus. Ils ont le venin dans le cœur... Eh bien... pardonnons.

- Pardonnons, Seigneur » dit Lazare avec un doux sourire.

Le miracle de la résurrection de Lazare provoque la réunion immédiate du Sanhédrin qui lance un avis de recherche de Jésus et la publication d'un décret affiché dans toutes les synagogues de Palestine, l'obligeant aussitôt à s'éloigner de Jérusalem.

Vision et dictée du 26 décembre 1946, tome 8, p 441, § 548. Jésus a fait rajouter à cet épisode, un commentaire donné précédemment dans une dictée, le 23 mars 1944 :

« Jésus dit : Bien sûr, j'aurais pu intervenir à temps pour empêcher la mort de Lazare, mais je n'ai pas voulu le faire. Je savais que cette résurrection serait une arme à double tranchant, car j'allais convertir

les juifs dont la pensée était droite et rendre plus haineux ceux dont la pensée ne l'était pas. Après cette dernière manifestation de ma puissance, c'est de ceux-ci qu'allait venir ma sentence de mort... J'aurais pu aussi accourir aussitôt, mais j'avais besoin d'une putréfaction déjà avancée, pour mieux persuader les incrédules les plus obstinés... Le long séjour au tombeau ne permettait aucun doute. Mes apôtres eux-mêmes avaient besoin pour croire d'être soutenus par des miracles de première grandeur...Et, miracle dans le miracle, j'ai voulu que Lazare soit dégagé et purifié en présence de tous...

J'ai pleuré devant la tombe de Lazare... moins à cause de la perte de mon ami et de l'affliction de ses sœurs, que parce que, comme un fond qui se soulève, trois idées plus vives que jamais ont affleuré : La constatation de la ruine que Satan avait apporté à l'homme en le poussant au mal... jusqu'à la mort ; la conviction que même ce miracle, qui advient pour ainsi dire comme le corollaire sublime de trois années d'évangélisation, n'allait pas convaincre le monde judaïque de la vérité que je lui avais apportée et qu'aucun miracle n'allait faire, du monde à venir, un converti au Christ. Oh ! Quelle douleur d'être près de mourir pour un si petit nombre ! ; La vision mentale de ma mort prochaine. J'étais Dieu, mais j'étais homme aussi. Et pour être Rédempteur, je devais sentir le poids de l'expiation, donc aussi l'horreur de la mort et d'une telle mort. J'étais un homme vivant, en bonne santé, qui se disait : « Bientôt, je serai mort, je serai dans un tombeau comme Lazare. Bientôt, l'agonie la plus atroce sera ma compagne... »

Dans les évangiles canoniques, de façon étonnante, Matthieu, pourtant présent, ne relate pas cet événement et Jean, lui aussi présent, est le seul évangéliste qui parle de ce miracle important (Jn11,1-44), dans des termes assez proches mais beaucoup moins détaillés, comme quand il commence le premier verset, annonçant l'existence de Lazare : « Il y avait un homme malade, c'était Lazare de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe... ». Dans ce récit, Jésus rencontre bien Marthe en premier, sa sœur Marie étant à l'intérieur de la maison. L'évangéliste Jean précise que « Jésus n'était pas encore entré dans le village et se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré ». En marge de la résurrection de Lazare, Jésus apporte un léger correctif par rapport à la dictée récente qu'il a faite. Jésus dit :

« Il n'y a pas de contradiction de faits, mais seulement de traduction et de description, entre ce qu'a écrit Jean et la phrase indiquant que j'ai rencontré Marthe à quelques pas du bassin dans le jardin de Lazare. Béthanie appartenait pour les trois quarts à Lazare, on pourrait dire Béthanie de Lazare... En réalité, je n'étais pas entré dans le village mais j'avais contourné Béthanie pour rejoindre la maison de Lazare. C'est précisément pour cette raison que Jean écrit que Jésus n'était pas encore entré dans le village... »

2. L'esclave noir muet, Calliste.

[Sommaire](#)

C'est le 25 février 30, dans le sud de la Samarie.

« Ephraïm tout entière s'est déversée dans les rues pour voir cet événement insolite qu'est un défilé de chars romains qui la traverse. Il y a de nombreux chars et des litières couvertes, escortées par des esclaves, précédées et suivies par des légionnaires. Arrivé à la route qui bifurque pour Béthel et Rama, le cortège se sépare en deux parties. Un char et une litière avec une escorte de soldats restent arrêtés, tandis que le reste poursuit sa route.

Le rideau de la litière s'écarte un instant et une main de femme, blanche et ornée de pierres précieuses, fait signe au chef des esclaves de s'approcher. L'homme obéit sans mot dire. Il écoute. Il aborde un groupe de femmes curieuses et demande :

« Où se trouve le Rabbi de Nazareth ?

- Dans cette maison. Mais à cette heure, habituellement, il est près du torrent. Il y a une petite île au milieu des saules, là où se trouve le peuplier. Il reste à cet endroit pour prier des journées entières. L'homme revient et fait son rapport. La litière se remet en route. Le char, lui, ne bouge pas. Seule la litière longe le ruisseau jusqu'à la hauteur d'une petite île très boisée. Sur un ordre, la litière passe le petit torrent. Claudia Procula en descend avec une affranchie et elle fait signe à un esclave noir de l'escorte de la suivre. Les autres reviennent sur la rive.

Tous trois pénètrent dans la petite île et se dirigent vers le peuplier qui domine le centre. Claudia arrive où se trouve Jésus plongé dans la prière. Elle l'appelle en s'avancant seule.

Jésus se lève aussitôt. Il la salue mais reste debout, adossé au tronc du peuplier. Claudia, après avoir salué, expose tout de suite ce qui l'amène :

« Maître, il est venu chez Ponce certaines gens... Je n'ai pas beaucoup de pouvoir mais je vais faire mon possible pour qu'on te protège et aussi pour qu'on te rende... puissant. Il y a sur des trônes ou à de hautes positions tant de gens qui ne le méritent pas...

- Domina, je ne t'ai pas demandé d'honneurs ni de protections. Offre-les à ceux qui en désirent vivement. Moi, je n'y aspire pas.

- Ah ! Voilà ! C'est ce que je voulais entendre ! Alors, tu es vraiment le Juste que je pressentais... Sais-tu qu'on dit, qu'à cause de tes péchés, tu as perdu tout pouvoir et que c'est pour cette raison que tu vis ici, rejeté ?

- Je suis au courant de cela aussi... Tu ne peux encore comprendre ce qu'est le pouvoir de l'esprit... Tel j'étais quand tu m'as vu la première fois guérir un lépreux et tel je suis maintenant. Et tel je serai quand je semblerai tout à fait détruit. Cet homme, c'est bien ton esclave muet, n'est-ce-pas ?

- Oui, maître.

- Dis-lui de venir. »

Claudia pousse un cri et l'homme s'avance puis se prosterne contre le sol entre Jésus et sa maîtresse. Après avoir lancé un regard suppliant vers Claudia, il réitère son geste de Césarée : il prend le pied nu de Jésus dans ses deux grosses mains noires et se jetant le visage contre le sol, il glisse sa tête sous le pied de Jésus.

- Domina, écoute. Selon toi, est-il plus facile de conquérir seul un royaume ou de faire renaître une partie du corps qui n'existe plus ?

- Il est plus facile de conquérir un royaume, Maître. La fortune sourit aux audacieux, mais personne, sauf toi, ne peut faire renaître un mort et rendre des yeux à un aveugle.

- Et pourquoi ?

- Parce que... Parce que seul Dieu peut tout faire.

- Alors, pour toi, je suis Dieu ?

- Oui... ou, du moins, Dieu est avec toi.

- Dieu peut-il être avec un homme mauvais ? Je parle du vrai Dieu, non des idoles...

- Non... je ne dirais pas cela. Nos prêtres eux-mêmes perdent leur pouvoir quand ils commettent une faute.

- Quel pouvoir ?

- Mais... celui de lire les signes du ciel et dans les réponses des victimes, dans le vol, dans le chant des oiseaux. Tu sais... les augures, les aruspices...

- Je sais. Eh bien ? Regarde. Quant à toi, homme qu'un cruel pouvoir humain a privé d'un don de Dieu, relève la tête et ouvre la bouche. Et par la volonté du Dieu vrai, unique, Créateur des corps parfaits, retrouve ce que l'homme t'a enlevé. »

Il a mis son doigt blanc dans la bouche ouverte du muet. Curieuse, l'affranchie ne sait pas rester à sa place et elle s'avance pour regarder. Claudia s'incline pour observer. Jésus enlève son doigt en s'écriant :

« Parle et sers-toi de la partie de corps qui est née à nouveau pour louer le vrai Dieu. »

Et à l'improviste, comme une sonnerie de trompette, d'un instrument jusqu'alors muet, répond un cri, guttural mais net : « Jésus ! » Le noir tombe par terre en pleurant de joie et il lèche, il lèche vraiment les pieds nus de Jésus, comme pourrait le faire un chien reconnaissant.

« Ai-je perdu mon pouvoir, Domina ? A ceux qui l'insinuent, donne cette réponse. Quant à toi, relève-toi et sois bon en pensant combien je t'ai aimé. Tu es resté dans mon cœur depuis les jours de Césarée. Et avec toi tous tes pareils, regardés comme une marchandise, considérés comme moindres que des bêtes, alors qu'en raison de votre conception, vous êtes des hommes, égaux à César, peut-être meilleurs par la volonté de votre cœur... Tu peux te retirer, Domina, il n'y a rien à ajouter.

- Si. Il y a autre chose. Il y a que j'avais douté... J'en étais presque venue à croire ce que l'on disait de toi. Et pas seulement moi.

Pardonne-nous à toutes, sauf Valéria, qui a toujours gardé sa conviction et même s'y ancre de plus en plus. Et accepte mon cadeau : cet homme. Il ne pourrait plus me servir maintenant qu'il a la parole... et accepte aussi mon argent.

- Non. Ni l'un, ni l'autre.

- Alors tu ne me pardonnes pas !

- Je pardonne même à ceux de mon peuple, doublement coupables de ne pas me reconnaître pour ce que je suis. Et ne devrais pas vous pardonner, à vous qui êtes privés de toute connaissance divine ? Voilà : j'ai dit que je n'acceptais, ni l'argent, ni l'homme. Maintenant, je prends l'un et l'autre et avec l'un j'affranchis l'autre. Je te rends ton argent parce que j'achète l'homme et je l'achète pour le rendre à la liberté afin qu'il retourne dans son pays pour annoncer que Celui qui aime tous les hommes se trouve sur terre. Reprends ta bourse.

- Non. Maître, elle t'appartient. L'homme n'en est pas moins libre. Il est à moi, je te l'ai donné. Tu le libères ? Nul besoin d'argent pour cela.

- Dans ce cas... Tu as un nom ? demande-t-il à l'ancien esclave.

- Nous l'appelions Calliste, par dérision. Mais quand il fut pris...

- Peu importe. Garde ce nom et rends-le vrai en devenant très beau spirituellement. Va et sois heureux, puisque Dieu t'a sauvé. »

S'en aller ! Calliste ne se lasse pas de l'embrasser et de répéter : « Jésus ! Jésus ! » et il met encore le pied de Jésus sur sa tête en disant :

« Toi, mon seul Maître.

- Moi, ton vrai Père. Domina, tu te chargeras de lui afin qu'il rentre dans son pays. Sers-toi de l'argent pour cela et que le surplus lui soit remis. Adieu, Domina et ne fais plus jamais bon accueil aux voix des ténèbres. Sois juste et apprends à me connaître. Adieu, Calliste. Adieu, femme. »

Alors Jésus saute par-dessus le torrent et s'enfonce dans les buissons. Claudia rappelle les porteurs. Elle garde le silence mais l'affranchie et Calliste parlent pour dix... A moitié allongée dans la litière elle reste absorbée dans ses réflexions. Mais même les légionnaires émus ne respectent plus le silence... »

Vision et dictée du 7 février 1947, tome 9, p 78, § 563.

3. L'homme originaire de Gaza abandonné sur la route.

[Sommaire](#)

C'est le tout début mars 30, le dernier mois de Jésus parmi les siens. Dans la campagne, les blés ont déjà bien grandi après les dernières pluies. La nature est en pleine vitalité et il commence à faire déjà chaud...

« Jésus, seul, passe à travers les champs qui montent et descendent en suivant les dénivellations de la montagne... Il salue des femmes et donne en passant un baiser à une fillette qui lui offre un petit bouquet de marguerites qu'elle vient de ramasser... La route empruntée est

assez importante car au croisement, on voit l'une des bornes milliaires dont les Romains se servent indiquant « Néapolis – Sichem sur une face, Silo – Jérusalem, sur une autre et Jéricho vers le midi.

Mais il y a surtout l'indication d'un malheur humain. En effet, par terre, entre la borne et le fossé qui longe la route comme sur toutes les voies entretenues par les Romains, gît un homme recroquevillé, un paquet de haillons et d'os, peut-être mort. Quand il le découvre au milieu des herbes luxuriantes, Jésus s'incline sur lui, le touche et l'appelle :

« Homme, qu'as-tu ? »

Un gémissement lui répond. Mais le tas de haillons remue, se retourne et un visage squelettique apparaît. Deux yeux au regard fatigué et souffrant observent avec étonnement celui qui se penche sur sa misère. Avec l'aide de Jésus, il réussit à s'asseoir en s'appuyant contre la borne et il lui demande :

« Qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

- Oui. C'est un oui très faible.

- Mais comment as-tu pu te mettre en voyage, tout seul, dans cet état ? N'as-tu personne ? »

L'homme fait signe que si mais il est trop affaibli pour répondre. Jésus regarde autour de lui et voit une poignée de maisons au sommet d'une colline. Il lui demande :

« Si je t'aidais, te sentirais-tu capable de marcher jusqu'à ce village ?

L'homme secoue la tête et deux larmes coulent sur ses joues flétries, il rassemble ses forces :

« Ils m'ont chassé... Peur de la lèpre... Je ne suis pas... .Et je meurs... de faim...

- Je vais trouver ce berger. Je vais t'apporter du lait tiède. J'aurai vite fait. »

Au pas de course, il se dirige vers le troupeau, à environ deux cent mètres de la route. Il rencontre le berger, lui parle. Le berger se tourne pour regarder, l'air indécis. Puis il détache le gobelet de bois qu'il porte à sa ceinture et trait une chèvre pour remettre une tasse pleine à Jésus qui descend avec précaution avec un enfant qui était avec le berger. Le voici de retour auprès de l'affamé. Il se met à genoux à ses côtés, lui passe un bras derrière les épaules et approche le bol de ses lèvres. Il lui fait boire de petites gorgées...

« Pour l'instant, c'est assez. Tout avaler en une seule fois te ferait du mal. »

L'homme ne proteste pas, il ferme les yeux... Après un moment, Jésus lui présente de nouveau le gobelet et il fait ainsi avec des pauses de plus en plus courtes. Il rend le bol vide à l'enfant et le remercie. L'homme se ranime lentement. Il a un sourire de reconnaissance en regardant Jésus et il s'excuse :

« Je te fais perdre du temps.

- Ne te désole pas ! Le temps employé à aimer ses frères n'est jamais perdu...
- Je vais déjà mieux. La chaleur revient dans mes membres ainsi que la vue... J'ai bien cru que j'allais mourir ici... Mes pauvres enfants ! J'avais perdu tout espoir... Si tu n'étais pas venu, je serai mort... comme ça... au bord de la route...
- Cela aurait été très triste. Mais le Très-Haut a regardé son fils et l'a secouru.
- Je me sens revivre. Ah ! Si je pouvais me rendre à Ephraïm !
- Pourquoi ? Quelqu'un t'attend ? Es-tu de là-bas ?
- Non. Je suis des campagnes de Jabnia, près de la Grande Mer mais j'ai pris le chemin de la Galilée. Je suis allé à Nazareth, car je souffre ici (il se frappe l'estomac) d'une maladie que personne n'a su guérir et qui m'empêche de travailler la terre. Je suis veuf avec cinq enfants... Je suis originaire de Gaza, né d'un père Philistin et quelqu'un de nos régions, qui suivait le Rabbi de Galilée, nous a parlé de lui. J'ai pensé : « Je suis Syrien par ma mère et Philistin, une ordure pour Israël. Mais Hermastée disait que le Rabbi de Galilée est aussi bon que puissant, je le crois et je vais le trouver. » Alors, j'ai laissé les enfants à ma belle-mère, j'ai rassemblé le peu de ressources que je possédais et je suis parti chercher le Rabbi. Mais l'argent s'épuise vite en voyage... J'ai vendu mon âne... Mais le Rabbi ne se trouve ni à Nazareth, ni à Capharnaüm. C'est sa Mère qui me l'a appris... Je suis revenu sur mes pas. Le mal grandissait et l'argent diminuait. A Jérusalem, j'ai trouvé des hommes qui m'ont répondu : « Il a été chassé depuis longtemps. Il est maudit par le Sanhédrin. Il s'est enfui, nous ne savons où. » Je me suis senti mourir. J'ai questionné des centaines de gens, personne ne savait. Plusieurs m'ont frappé. Puis un jour que je mendiais, j'ai entendu deux pharisiens dire : « Maintenant que l'on sait que Jésus se trouve à Ephraïm... » En dépit de ma faiblesse, je suis arrivé jusqu'ici en mendiant mon pain... Aujourd'hui, je viens de ce village où j'ai demandé du pain. On m'a cru lépreux à cause de ma pâleur, il y a deux jours que je ne mange pas. Je voulais me rendre à Ephraïm. Je suis tombé ici... Je suis si près du but. Peut-il se faire que je ne l'atteigne pas ? Je crois au Rabbi. Je ne suis pas Israélite, mais Hermastée ne l'était pas non plus et Jésus l'aimait pareillement...
- Le Dieu vrai est le Père des hommes, il est juste et bon... Tu crois qu'il est le Messie ?
- Oui. Je ne sais pas bien ce qu'est le Messie mais je crois que le Rabbi de Nazareth est le Fils de Dieu.
- Et es-tu certain que, s'il l'est, il va t'exaucer, toi un incirconcis ?
- J'en suis certain, car Hermastée l'affirmait : « Il est le Sauveur de tous. Pour lui, il n'est pas question de juifs ou d'idolâtres, mais seulement de créatures à sauver, car le Seigneur Dieu l'a envoyé pour cela ». Moi, j'y ai cru. Ah ! Si tu es d'Ephraïm, conduis-moi à lui.
- Essaie de me demander, à moi, de te guérir...

- Tu es bon, homme. Près de toi, il y a tant de paix ! Oui, tu es bon comme... comme le Rabbi lui-même. Il t'aura... il t'aura sûrement accordé le pouvoir de faire des miracles, car, pour être bon comme tu l'es, tu ne peux qu'être l'un de ses disciples... Mais tu pourrais bien guérir les corps mais pas les âmes. Or je souhaiterais que la mienne soit guérie. Devenir un juste... Et cela, seul le Rabbi peut le faire. Je suis non seulement malade mais aussi pécheur. Je ne veux pas voir mon corps guéri pour le voir mourir un jour et l'âme avec lui. Conduis-moi au rabbi. Une fois guéri, je pourrais cultiver la terre et donner une obole... C'est ainsi qu'on agit d'habitude avec tous les médecins et...

- Mais pas avec lui. Je t'assure. Et je t'affirme que, si tu sais élever ta foi jusqu'à demander ici ce miracle, et à le croire possible, tu l'obtiendras.

- Tu dis la vérité ?...En es-tu certain ? bien sûr, si tu es un de ses disciples, tu ne peux mentir ni te tromper. Que je regrette de ne pas voir le Rabbi... Je veux t'obéir...

- Eh bien ! Qu'il te soit fait comme ta foi le mérite» répond Jésus en faisant son geste de commandement sur les maladies.

L'homme a une sorte d'éblouissement. Il comprend qui est celui qui se tient debout devant lui et il pousse un cri si aigu que le petit berger, descendu vers la route hâte le pas. L'homme est par terre, le visage dans l'herbe et le pastoureau demande, en le montrant de sa houlette : « Il est mort ? Il faut autre chose que du lait quand quelqu'un approche de la fin ! »

Et il hoche la tête. L'homme entend et il se met sur ses pieds, fort, en bonne santé et s'écrie :

« Mort ? Mais je suis guéri ! Je suis ressuscité ! C'est lui qui l'a fait. Je ne souffre plus de la faim, ni des douleurs, ni de maladie. Je suis comme au jour de mes noces ! Comment ne t'ai-je pas reconnu plus tôt ?...J'ai été aveugle. Pardonne à ton pauvre serviteur ! »

Il se jette de nouveau par terre en adoration. Jésus s'assied à côté de lui et lui dit :

« Tu m'as parlé d'Hermastée comme d'un mort. Tu connais donc sa fin... Je t'enverrai à Jéricho, chez une femme disciple, afin qu'elle te vienne en aide pour ton voyage de retour.

- Maintenant je suis en bonne santé et je n'ai plus peur de mourir en route... Ah ! Pourquoi te haïssent-ils, toi qui est si bon ?

- Parce que beaucoup d'entre eux ont en eux un esprit qui les y pousse. Allons.»

Vision et dictée du 7 février 1947, tome 9, p 85, § 564.

4. La femme Ada en couches à Ephraïm.

[Sommaire](#)

Le 14 mars 30 :

« Jésus est toujours retiré en Samarie mais les femmes disciples et la Mère de Jésus sont venues le rejoindre, accompagnées par Lazare, qui suscite beaucoup de curiosité auprès des gens du peuple. Les femmes sont occupées à remettre en état les vêtements de tout le groupe dans la maison où ils sont hébergés.

« Marie, femme de Jacob, arrive en courant. Elle se hâte autant que lui permettent ses nombreuses années, puis elle crie à Jean :

« Est-ce que le Maître est ici ?

- Oui, mère. Que veux-tu ? tout en continuant de courir.

- Ada va mal... Son mari voudrait la soulager en appelant Jésus... Mais depuis que les Samaritains ont été... si mauvais, il n'ose pas... Je lui ai dit : « Tu ne le connais pas encore. Moi, j'y vais et... il ne... me dira pas non. »

La vieille femme est tout essoufflée par la course et la montée.

« Ne cours pas davantage. Je viens avec toi ou plutôt je te précède. Suis-nous tranquillement. Tu es trop âgée, mère, pour courir ainsi » lui dit Jésus. Puis il s'adresse à sa Mère et aux femmes disciples : « Je reste au village. Paix à vous. »

Il prend Jean par le bras et descend rapidement avec lui. Marie, qui a repris son souffle, voudrait bien les suivre après avoir répondu aux femmes qui l'interrogent :

- Hum ! Seul le Rabbi peut la sauver. Autrement, elle va mourir comme Rachel. Elle se refroidit, perd ses forces et se débat déjà dans les convulsions de la douleur. »

Mais les femmes la retiennent :

« Mais vous n'avez pas essayé de lui mettre des briques chaudes sous les reins ?

- Non ! Mieux vaut l'envelopper dans de la laine imbibée de vin aromatisé, le plus chaud possible.

- Ce qui m'a fait du bien pour Jacques, ce furent les onctions d'huile puis les briques chaudes.

- Faites-la boire beaucoup.

- Si elle pouvait se tenir debout... et si on lui frictionnait les reins fortement... »

- On a tout essayé, tout ! Mais ses reins sont trop fatigués. C'est son onzième enfant ! Mais maintenant, j'y vais. J'ai repris mon souffle. Priez pour cette mère ! Que le Très-Haut la garde en vie jusqu'à l'arrivée du Rabbi. »

Et la pauvre vieille femme, seule et bonne, s'éloigne en trotinant. Jésus, pendant ce temps, descend rapidement vers la ville d'Ephraïm, par l'endroit opposé où se trouve la maison de Marie. Il se hâte en se contentant de saluer ceux qui voudraient le retenir. Un homme remarque :

« Il est fâché contre nous. Ceux des autres villages ont mal agi. Il a raison.

- Non. Il va chez Janoé. Sa femme se meurt à son onzième enfantement.

- Le Rabbi est juste et il sait faire la distinction. Allons voir le miracle.

- Nous ne pourrons pas entrer. C'est une femme qui doit accoucher.

- Mais nous entendrons pleurer l'enfant et ce sera une voix de miracle. »

Ils courent rejoindre Jésus et d'autres se joignent à eux. Jésus arrive à la maison, désolée par l'imminent malheur. En larmes, les dix enfants, la plus grande est une fillette contre laquelle se serrent ses petits frères, restent dans un coin de l'entrée, près de la porte grande ouverte. Une femme voit Jésus et pousse un cri :

« Janoé ! Garde espoir ! Il est venu ! »

Puis elle part au pas de course, un broc fumant dans les mains. Un homme accourt et se prosterne. Il ne fait qu'un geste et dit en montrant ses enfants :

« Je crois. Pitié pour eux.

- Lève-toi et prends courage. Le Très-Haut aide l'homme qui a foi et il a pitié des enfants affligés.

- Oh ! viens, Maître, viens ! Elle est déjà noire, étranglée par ses convulsions. Elle ne respire presque plus. Viens ! »

L'homme qui a déjà perdu la tête la perd complètement en entendant une femme l'appeler ;

« Janoé, dépêche-toi ! Ada meurt ! »

Il pousse, il tire Jésus pour le faire aller plus vite vers la chambre de la mourante, sourd aux paroles de Jésus qui répète :

« Va et aie foi ! »

De la foi, il en a, le pauvre homme, mais ce qui lui manque c'est de pouvoir comprendre le sens de ces paroles, le sens secret qui lui donne déjà la certitude du miracle. Et Jésus, poussé et tiré, monte l'escalier pour entrer dans la pièce où se trouve la femme. Il s'arrête sur le palier, à trois mètres environ de la porte ouverte qui laisse voir un visage exsangue, livide même, déjà marqué par l'agonie. Les femmes ne tentent plus rien. Elles ont recouvert la femme jusqu'au menton et observent, pétrifiées dans l'attente du trépas.

Jésus étend ses bras et s'écrie : « Je veux ! » et fait demi-tour pour partir.

Le mari, les femmes, les curieux restent déçus parce que, peut-être, ils espéraient que Jésus ferait quelque chose de plus extraordinaire, la naissance immédiate de l'enfant. Mais Jésus, en se frayant un passage, les regarde en face et leur dit :

« Ne doutez pas. Ayez encore un peu de foi, juste un moment. La femme doit payer l'amer tribut de l'enfantement, mais elle va bien. »

Puis, il descend l'escalier, les laissant interdits. Au moment de sortir dans la rue, il dit aux dix enfants apeurés :

« Ne craignez pas ! Votre mère est saine et sauve. »

Ce faisant, il caresse de la main les petits visages craintifs. A ce moment, un hurlement retentit dans la maison et parvient même dans la rue, où arrive Marie, femme de Jacob, qui crie : « Miséricorde ! » en croyant que c'est l'annonce de la mort.

« N'aie pas peur, Marie et dépêche-toi ! Tu vas voir le bébé naître. Les forces sont revenues avec les douleurs, mais bientôt ce sera la joie. »

Il s'éloigne avec Jean. Personne ne le suit car tout le monde veut voir si le miracle s'accomplir. Cela permet à Jésus de se faufiler par une ruelle et d'arriver sans encombre à la maison.

Jésus n'y trouve pas Judas qu'il cherche, il part alors avec Jean à la maison de Marie de Jacob que Judas est en train de visiter, en dérobant les bijoux, mais il est pris sur le fait par Jésus qui lui délivre un long sermon...

Vision et dictée du 15 février 1947, tome 9, p 134, § 567.

6. L'enfant bossu.

[Sommaire](#)

Jésus a terminé son séjour et décide de remonter vers le centre de la Samarie en s'éloignant encore de Jérusalem, alors que c'est déjà le 19 mars 30 et que la fête de la Pâque approche.

« Jésus s'est arrêté sur une place du village de Lébona, près de l'inévitable fontaine ombragée par un arbre et il se tient contre le mur humide de la fontaine, ressemblant plutôt à un puits. Il est en train de parler avec une femme qui lui présente le petit garçon qu'elle tient dans les bras. Jésus consent et pose sa main sur la tête de l'enfant. Aussitôt après, la mère lève l'enfant et s'écrie :

« Malachie, Malachie, où es-tu ? Notre garçon n'est plus difforme. »

Et la femme crie un hosanna auquel s'unit celui de la foule, pendant qu'un homme se fraie un passage et va s'incliner devant le Seigneur.

Les gens commentent. Les femmes, mères pour la plupart, félicitent celle qui a obtenu cette faveur. Les plus éloignés tendent le cou et demandent : « Qu'est-ce qui est arrivé, » après avoir lancé un hosanna pour s'unir à ceux qui sont au courant.

« Il s'agit d'un enfant bossu, bossu au point de tenir difficilement sur ses jambes. Il était grand comme ça, je vous assure, tellement il était courbé ! Il donnait l'impression d'avoir trois ans, alors qu'il en avait sept. Maintenant, regardez-le ! Il est grand comme les autres, droit comme un palmier, agile. Voyez-le grimper sur le muret de la fontaine pour qu'on le voie et pour voir lui-même. Et comme il rit joyeusement ! »

Un Galiléen se tourne vers quelqu'un qui a de larges nœuds à la ceinture, un rabbi, et il lui demande :

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? ça aussi, c'est une œuvre du démon ? En vérité, si le démon agit ainsi, en nous débarrassant de tant de malheurs pour rendre les hommes heureux et faire louer Dieu, il faudra bien dire que c'est le meilleur serviteur de Dieu !

- Blasphémateur, tais-toi !

- Je ne blasphème pas, rabbi. Je commente ce que je vois »...

Jésus propose de parler à la foule. Malgré la réticence de certains, il parvient au bout de son discours alors que les opposants religieux se sont retirés. Puis il part pour la ville de Sichem.

Vision et dictée du 28 février 1947, tome 9, p 173, § 570.

6. Le vieillard aveugle guéri et l'homme cruel aveugle.

[Sommaire](#)

Remontant jusqu'à Hennon, Jésus s'apprête à redescendre au sud vers Jérusalem pour la fête de la Pâque. Hennon est l'endroit où vivait Jean-Baptiste, dans une simple grotte entourée d'une végétation luxuriante, arrosée par des sources.

« Jésus est assis hors de la grotte, là où il se trouvait quand il a salué son cousin. Il est seul. Des bêlements parviennent des bercails d'Hennon. Il passe un troupeau de chèvres conduites par un adolescent qui s'arrête un instant, l'air indécis, pour regarder Jésus qui s'intéresse à une chevrette retardataire. Jésus la caresse en souriant. Le petit berger demande :

« Tu veux du lait ? Je n'ai pas encore trait deux chèvres rétives qui, si elles ne sont pas repues, donnent des coups de cornes. Elles sont comme leur maître qui, s'il n'est pas plein d'argent, nous donne des coups de bâton.

- C'est en tant que serviteur que tu es berger ?

- Je suis orphelin, je suis seul et je suis serviteur. Mon patron m'est apparenté, car c'est le mari de la sœur de la mère de ma mère. Tant que Rachel vivait... mais elle est morte depuis plusieurs mois... Et je suis très malheureux... Prends-moi avec toi ! Je suis habitué à vivre de rien... Je serai ton serviteur... un peu de pain me suffit comme paiement. Ici aussi, je n'ai rien... S'il me payait, je m'en irais. Mais il dit : « Ton argent ? Je le garde pour te vêtir et te nourrir. » Vois comme il m'habille ! Quant à me nourrir... regarde-moi ! Et cela, ce sont des coups... Voilà mon pain d'hier... »

Il montre des bleus sur ses bras et ses épaules très maigres.

« Qu'avais-tu fait ?

- Rien... Tes compagnons, les disciples, je veux dire, parlaient du Royaume des Cieux et moi, je les écoutais... C'était le Sabbat. Même si je ne travaillais pas, je n'étais pas oisif... Il m'a frappé brutalement, tellement que... je ne veux plus rester avec lui. Prends-moi. Ou je vais m'enfuir... Je suis venu exprès ici, ce matin. J'avais peur de parler. Mais tu es bon, alors je parle.

- Et le troupeau ? Tu ne voudras certainement pas t'enfuir avec lui...
- ... Je le ramènerai au bercail. Emmène-moi !
- Mais sais-tu qui je suis ?
- Tu es le Christ, le roi du Royaume des Cieux ! Qui te suit sera bienheureux dans l'autre vie. Je n'ai jamais eu aucune joie ici... Ne me repousse pas... pour que je puisse connaître là-haut... »
- Il pleure, prosterné aux pieds de Jésus, près de la chevrette.
- « Comment me connais-tu si bien ? Tu m'as peut-être entendu parler ?
- Non. Je sais, depuis hier, que tu te trouves là où était Jean-Baptiste. Mais de temps à autre, certains de tes disciples passent par Hennon. Je les ai entendus. Ils s'appellent Matthias, Jean, Siméon et ils venaient souvent ici car Jean a été leur maître avant toi. Et puis, Isaac... j'ai retrouvé en lui un père et une mère. Il voulait même m'enlever à mon maître et il avait donné l'argent nécessaire. Mais cet homme... oui, il a pris l'argent, mais au lieu de me donner, il s'est moqué de ton disciple.
- Tu sais beaucoup de choses. Mais sais-tu où je vais ?
- A Jérusalem...
- Je continue mon chemin. Je pars bientôt. Je ne puis t'emmener.
- Prends-moi pour le peu de temps où cela est possible.
- Et après ?
- Après... Je pleurerai, mais j'irai avec les disciples de Jean qui, les premiers, ont appris au pauvre enfant que je suis, que la joie que les hommes ne donnent pas sur la terre, Dieu la donne au Ciel à ceux qui ont fait preuve de bonne volonté... Maintenant, si tu me repousses, je n'aurai plus aucun espoir... »
- Il pleure doucement en suppliant Jésus de ses yeux pleins de larmes plus que par la parole.
- « Je n'ai pas d'argent pour te racheter et je ne sais pas si ton maître y consentirait.
- Mais j'ai déjà été payé ! J'ai des témoins : Eli et Jonas ont vu et ils lui en ont fait le reproche. Or ce sont les plus grands hommes d'Hennon, tu sais, eux !
- S'il en est ainsi... Allons. Lève-toi et viens.
- Où ?
- Chez ton maître.
- J'ai peur ! Vas-y seul. Il est là-bas, sur cette colline, au milieu des arbres qu'il coupe. Moi, j'attends ici.
- N'aie pas peur. Regarde : mes disciples arrivent. Nous serons nombreux contre lui. Il ne te fera aucun mal. Lève-toi. Nous allons à Hennon chercher les trois témoins, puis nous irons trouver ton maître. Donne-moi la main. Par la suite, je te confierai aux disciples que tu connais. - Comment t'appelles-tu ?
- Benjamin.
- J'ai deux autres petits amis de ce nom. Tu seras le troisième.

- Ami ? C'est trop ! Je suis serviteur.

- Du Très-Haut. Pour Jésus de Nazareth, tu es l'ami. Viens rassemble le troupeau et partons. »

Jésus se lève, alors que le jeune berger regroupe ses chèvres. Ils rencontrent les apôtres.

« N'est-ce pas celui que cet homme, hier, a emmené si brutalement ? dit Matthieu en l'observant ?

- C'est moi.

- Oh ! pauvre garçon ! Ton père ne t'aime manifestement pas ! s'exclame Pierre.

- Mon maître. Je n'ai pas d'autre père que Dieu.

- Nous allons à Hennon chercher trois témoins, puis nous irons trouver son maître... dit Jésus.

- Pour te faire donner l'enfant ? Et où est l'argent ? Marie a donné les derniers deniers...

- Pas besoin d'argent. Il n'est pas esclave et on a déjà remis l'argent à son maître pour cela. C'est Isaac qui l'a donné car l'enfant lui faisait peine à voir.

- Et pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ?

- C'est que nombreux sont ceux qui bafouent Dieu et leur prochain.

Ils retournent rapidement vers Hennon et vont à la maison d'Elie. C'est un vieillard aux yeux embués par les ans mais encore vigoureux.

« Elie, le Rabbi de Nazareth m'emmène si...

- Il t'emmène ? Il ne pouvait faire une plus grande faveur. Tu finiras par devenir mauvais en restant ici. Le cœur s'endurcit quand l'injustice dure trop. Et elle est trop dure... Mais que veux-tu de moi, pour être venu ici ? Ma bénédiction ? Je te la donne en tant qu'Ancien de l'endroit.

- Ta bénédiction, je la veux, car tu es bon ? Mais je suis aussi venu pour que, avec Lévi et Jonas, vous alliez avec le Rabbi de Nazareth trouver mon Maître afin qu'il ne réclame pas d'autre argent.

- Mais où est le Rabbi ? Je suis vieux et j'y vois bien peu. Je ne connais pas le Rabbi.

- Il est ici. Il se tient devant toi.

- Ici ? Puissance éternelle ! »

Le vieillard se lève et s'incline vers Jésus !

« Pardonne au vieillard dont les yeux sont enténébrés. Je te salue car il n'y a qu'un juste dans tout Israël et tu es celui-là. Allons-y. Lévi est dans son jardin autour de sa cuve et Jonas est à ses fromages. »

Elie se relève. Il se met en route en tâtant le mur évitant les obstacles à l'aide de son bâton.

Jésus qui l'a salué en lui donnant la paix l'aide... Le vieillard dit :

« Tu es bon mais Alexandre est un fauve. C'est un loup. Je ne sais pas si... Mais je suis assez riche pour te donner ce qu'il faut d'argent pour

Benjamin. J'approche du siècle et l'argent ne sert pas pour l'autre vie. Un acte d'humanité, oui, cela a de la valeur...

- Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

- Ne me réprimande pas, Rabbi. Je donnais à manger à l'enfant et je le réconfortais pour qu'il ne devienne pas un malfaiteur. Alexandre est capable de rendre féroce une tourterelle. Nous redoutons ses vengeance. Un jour, un homme d'Hennon s'est interposé parce que, épris de boisson, il battait à mort l'enfant. Mais ensuite, il a réussi à empoisonner le troupeau. Il a attendu plusieurs mois jusqu'à l'hiver quand les brebis étaient fermées et a empoisonné l'eau du bassin... C'est un malfaiteur ! Voilà. J'entends le marteau de Lévi. Lévi ! Lévi ! »

Un vieillard, de l'autre côté de la haie, sort et salue. Il demande :

« Que veux-tu ? Mon ami ?

- J'ai à côté de moi le Rabbi de Galilée. Il est venu chercher Benjamin. Alexandre est dans le bois, mais viens témoigner qu'il a déjà obtenu l'argent de la part du disciple.

- J'arrive ! On m'a toujours dit que le rabbi était bon. Maintenant, je le crois. »

Il part avec Elie et Jésus. Arrivés au bercaïl de Jonas, ils l'appellent, expliquent :

« Je viens ». Il s'essuie les mains à un linge et suis Jésus qui parle avec le vieillard :

« Tu es juste, Dieu te donnera la paix.

- Je l'espère. Ce n'est pas ma faute si je suis né en Samarie...

- Ce n'est pas ta faute. Dans l'autre vie, il n'y a pas de frontières...

- C'est vrai. Comme j'aimerais te voir ! Ta voix est douce et douce est ta main qui me guide.

- Mieux vaut m'entendre que me voir. Cela rend l'esprit plus saint.

- C'est vrai ! Moi, j'écoute ceux qui parlent de toi. Mais on entend le bruit d'une hache ? »

Jésus s'avance seul et hèle l'homme.

« Qui me demande ? Qui es-tu ? » dit un homme âgé, très robuste, au profil dur, un corps de lutteur.

« C'est moi, un inconnu qui te connaît. Je viens prendre ce qui m'appartient.

- Ce qui t'appartient ? Ah ! Ah ! Qu'est-ce qui t'appartient dans mon bois ?

- Dans le bois rien. Mais dans ta maison, il y a Benjamin.

- Tu es fou ! Benjamin est mon serviteur.

- Et ton parent. Mais toi, tu es son geôlier. Un de mes envoyés t'a donné, pour obtenir l'enfant, la somme que tu exigeais. Or tu as pris l'argent et gardé l'enfant. Mon envoyé, en homme de paix, n'a pas réagi. Je viens au nom de la justice.

- Ton envoyé a dû boire l'argent. Moi, je n'ai rien eu et je garde Benjamin. Je l'aime bien.

- Non. Tu le détestes... ne mens pas : Dieu punis les menteurs.
- Mais je n'ai pas reçu d'argent ! dit-il en tournant le dos et en s'éloignant.
- Attention, Alexandre. Dieu est présent. Ne défie pas sa bonté.
- Dieu ! Serait-il chargé de protéger mes intérêts ?
- Prend garde à toi !
- Mais qui es-tu, misérable Galiléen ? Comment te permets-tu de me faire des reproches ?
- Tu me connais : Je suis le Rabbi de Galilée et...
- Ah oui ! Et tu crois me faire peur ? Je ne crains ni dieu, ni Belzébuth, moi, et tu veux que je te craigne, toi ? Un fou ? Va ! Laisse-moi travailler. Ne me regarde pas. Crois-tu que tes yeux puissent me faire peur ? Que veux-tu voir ?
- Pas tes crimes, car je les connais tous, même ceux que personne connaît...

L'homme, qui tient sa hache à la main, la lance vers Jésus qui se baisse rapidement. La hache fait un arc au-dessus de sa tête et va frapper un jeune chêne vert qui se trouve coupé. Les trois autres arrivent en hurlant. Le vieillard aveugle dit qu'il voudrait bien voir, il a perdu son bâton et veut toucher Jésus pour voir s'il est blessé.

- Je n'ai rien, père, touche-moi » assure Jésus en s'approchant. Pendant ce temps, les deux autres adressent à l'individu brutal de sévères critiques. N'ayant plus sa hache, il sort un couteau et s'avance pour frapper, en blasphémant Dieu, en se moquant de l'aveugle, en menaçant les autres... C'est un fauve furieux. Mais soudain, il chancelle, laisse tomber son poignard, se frotte les yeux, les ouvre, les ferme, puis il pousse un cri terrifiant :

« Je ne vois plus rien ! A l'aide ! Mes Yeux... Les ténèbres... Qui peut me sauver ? »

Les autres crient aussi de stupeur. Ils se moquent même de lui ! Ils ironisent :

« Maintenant, venge-toi...

- Ne soyez pas comme lui, ne haïssez pas, conseille Jésus qui caresse le vieillard.

Alors, pour le rassurer, Jésus lui dit :

« Lève la tête ! Regarde ! »

Le miracle s'accomplit. De même que, tout à l'heure, les ténèbres s'étaient emparées de la brute, la lumière vient pour le juste. Et c'est un cri de joie qui s'élève sous les arbres.

« J'y vois ! Mes yeux ! la lumière ! Bénis sois-tu ! »

- Allons, nous deux. Vous autres, vous reconduirez à Hennon ce malheureux. Et faites preuve de pitié à son égard car Dieu l'a déjà puni. Et Dieu suffit.

- Prends pour toi l'enfant, les brebis, le bois, la maison, l'argent. Mais rends-moi la vue. Je ne peux rester comme cela.

- Impossible. Je te laisse tout ce par quoi tu es devenu pécheur. J'emmène l'innocent, car il a déjà souffert le martyre. Que dans les ténèbres ton âme puisse s'ouvrir à la Lumière. »

Jésus salue Lévi et Jonas et part avec le vieillard trouver le jeune berger près des apôtres.

« Viens ! Partons, car on nous attend.

- Libre ? Je suis libre ? Avec toi ? Oh ! Je n'y croyais pas ! »

Tout excité, il salue Elie qui le bénit et l'embrasse. Tout heureux, il rejoint le groupe des apôtres et suit Jésus parmi ses disciples.

Vision et dictée du 4 mars 1947, tome 9, p 195, § 574.

7. Les dernières rencontres sur la route vers Jérusalem.

[Sommaire](#)

Après l'hébergement dans la maison de Niké, tout à fait au nord de la Mer Morte, le groupe qui suit Jésus se remet en route de Jéricho vers Jérusalem.

« Pierre qui cherche Jésus, lui dit :

« Devant la maison, du côté de la ville, il y a une foule de gens que nous avons eu du mal à retenir pour te laisser prier tranquillement. Ils veulent te suivre. Aucun de ceux que tu avais congédiés n'est parti. Au contraire, beaucoup sont revenus sur leurs pas et d'autres sont arrivés. Nous les avons réprimandés.

- Pourquoi ? Laissez-les me suivre. Si tous en faisaient autant ! Partons. »

Et Jésus, après s'être ajusté le manteau que Jean lui présente, se met à la tête des siens et prend la route qui mène à Béthanie. Il entonne à haute voix un psaume. Une vraie foule, avec en tête des hommes, puis les femmes et les enfants, le suit, chantant avec lui...

La ville dans son enceinte de verdure s'éloigne. La route est parcourue par de nombreux pèlerins. Sur le côté, une troupe de mendiants élève ses plaintes pour émouvoir les passants et obtenir davantage d'aumônes. Ils sont estropiés, manchots, aveugles... C'est la misère habituelle qui a coutume de se retrouver là où une festivité provoque des rassemblements.

Et si les aveugles ne voient pas qui est Celui qui passe, les autres le savent et, connaissant la bonté du Maître pour les pauvres, crient encore plus fort qu'à l'ordinaire pour attirer l'attention de Jésus. Ils ne demandent pas de miracle, seulement une obole et c'est Judas qui la donne.

Une femme de condition aisée arrête l'âne, sur lequel elle était en selle, près d'un arbre ombragé et attend Jésus. A son approche, elle glisse de sa monture et se prosterne, non sans mal, car elle tient dans les bras un petit enfant absolument inerte. Elle le soulève sans mot dire. Ses yeux prient et expriment toute sa peine. Mais Jésus est entouré de gens qui forment une haie et il ne voit pas la pauvre mère agenouillée

au bord de la route. Un homme et une femme, qui semblent accompagner la mère affligée, s'adressent à elle :

« Il n'y a rien pour nous » dit l'homme en secouant la tête. Et la femme :

« Maîtresse, il ne t'a pas vue. Appelle-le avec foi, il t'exaucera. »

La mère l'écoute et elle crie à haute voix pour dominer le brouhaha des chants et des pas :

« Seigneur, pitié pour moi ! »

Jésus, qui est déjà quelques mètres plus loin, s'arrête et se retourne pour chercher qui a crié et la servante insiste :

« Maîtresse, il te cherche. Lève-toi donc et va le trouver et Fabia sera guérie. »

Puis elle l'aide à se mettre debout pour la conduire vers le Seigneur qui dit :

« Que celui qui m'a appelé vienne à moi. C'est le temps de la miséricorde pour qui sait espérer en elle. »

Les deux femmes se fraient un passage. Elles sont sur le point de rejoindre Jésus quand une voix s'élève ;

« Mon bras perdu ! Regardez ! Béni soit le Fils de David, notre vrai Messie, toujours puissant et saint ! »

Il se produit un vrai remue-ménage, car plusieurs se retournent et la foule subit un brassage, un mouvement de vagues opposées autour de Jésus. Tout le monde veut savoir et voir... on interroge un vieillard qui agite son bras droit comme un drapeau et qui répond :

« Il s'était arrêté. J'ai réussi à saisir un pan de son manteau et à m'en couvrir et mon bras mort a été parcouru comme par un feu et une vie... et voilà : le droit est redevenu comme le gauche. Il m'a suffi de toucher son vêtement ! »

Jésus, pendant ce temps, interroge la femme.

« Que désires-tu ? »

La femme tend son enfant :

« Elle aussi a droit à la vie. Elle est innocente. Elle n'a pas demandé à être d'un lieu ou d'un autre, d'un sang ou d'un autre. C'est moi la coupable. C'est à moi d'être punie, pas elle.

- Espères-tu que la miséricorde de Dieu soit plus grande que celle des hommes ?

- J'ai confiance, Seigneur. Je crois. Pour moi et pour mon enfant à qui, j'espère, tu rendras la pensée et le mouvement. On dit que tu es la Vie... »

Elle fond en larmes.

« Je suis la Vie et celui qui croit en moi aura la vie de l'esprit et des membres. Je veux ! »

Après avoir crié ces mots d'une voix forte, Jésus abaisse sa main sur l'enfant inerte qui a un frémissement, un sourire, un mot :

« Maman !

- Elle bouge ! Elle sourit ! Elle a parlé ! Fabius ! Maîtresse ! »

Les deux femmes ont suivi les phases du miracle et les ont annoncées à haute voix. Elles ont appelé le père qui a rejoint les femmes à travers la foule, la servante s'écriant :

« Je t'avais bien assuré qu'il a pitié de tous ! »

La mère reprend :

« Maintenant, pardonne-moi aussi mon péché.

- Le Ciel ne te montre-t-il pas, par la grâce qu'il t'a accordée, que ton erreur est pardonnée ? Lève-toi et marche dans la vie nouvelle avec ta fille et l'homme que tu as choisis. Va ! Paix à toi, femme, à toi fillette, enfin à toi, fidèle Israélite et à toi, homme, qui t'es montré plus respectueux envers le Fils de l'homme que beaucoup en Israël. »

La foule s'intéresse maintenant au nouveau miracle accompli... Jésus fait mine de partir mais du carrefour désormais dépassé, deux autres cris lamentables s'élèvent :

« Jésus, Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi. »

Jésus s'arrête de nouveau.

« Allez chercher ceux qui crient et amenez-les-moi. »

Des volontaires s'en vont. Ils rejoignent deux aveugles et leur disent :

« Venez. Il a pitié de vous. Levez-vous car il veut vous exaucer. Il nous a envoyés vous appeler en son nom. »

Et ils cherchent à conduire les deux aveugles à travers la foule. Mais, si l'un se laisse faire, l'autre, plus jeune et peut-être plus croyant, prévient le désir des volontaires et s'avance seul, avec son bâton, dans une marche rapide et assurée. S'il n'avait pas les yeux blancs, il ne semblerait pas aveugle. Il arrive le premier devant Jésus, qui l'arrête :

« Que veux-tu que je fasse pour toi ?

- Que je voie, Maître ! Seigneur, fais que mes yeux et ceux de mon camarade s'ouvrent. »

L'autre aveugle étant arrivé, on le fait s'agenouiller à côté de son compagnon. Jésus pose les mains sur leurs visages levés et dit :

« Qu'il soit fait comme vous le demandez. Allez ! Votre foi vous a sauvés ! »

Quand il retire les mains, deux cris jaillissent de la bouche des aveugles :

« Je vois, Uriel !

- Je vois, Bartimée ! » Puis ensemble :

- Béni celui qui vient au nom du Seigneur, celui qui l'a envoyé ! Gloire à Dieu ! Hosanna !

Et ils se jettent tous les deux à terre, le visage au sol, pour baiser les pieds de Jésus. Ensuite, ils se lèvent et Uriel annonce :

« Je vais me montrer à mes parents, puis je reviens te suivre, Seigneur. »

De son côté, Bartimée déclare :

« Moi, je ne te quitte pas. Je vais envoyer quelqu'un pour les prévenir. Ce sera toujours une joie pour eux. Mais me séparer de toi, non ! Tu m'as donné la vue, je te consacre ma vie. Aie pitié du désir du dernier de tes serviteurs.

- Viens et suis-moi. La bonne volonté rend égales toutes les conditions et seul est grand celui qui sait le mieux servir le Seigneur. »

Alors Jésus reprend sa marche au milieu des louanges de la foule, auxquels Bartimée se joint, criant hosanna avec les autres et disant :

« J'étais venu pour obtenir du pain et j'ai trouvé le Seigneur. J'étais pauvre, maintenant je suis ministre du Roi saint. Gloire au Seigneur et à son Messie ! »

Vision et dictée du 17 mars 1947, tome 9, p 254, § 580.

8. L'enfant handicapé qui veut mourir.

[Sommaire](#)

En cette veille de sabbat du 29 mars 30, proche de la Pâque, Jésus s'est établi dans la maison de Lazare à Béthanie où il y a eu la visite de nombreux amis. Jésus et Lazare sont dans le jardin, c'est le soir tard.

« Lazare dit à Jésus :

« Le soleil va bientôt se coucher. Rentrons.

- Je préfère marcher... J'aperçois là-bas un pauvre enfant agrippé à la grille. Il a probablement faim. Il est pâle et déguenillé. Je l'observe depuis un moment. Il était déjà là quand le char est sorti et il s'est enfui pour ne pas être vu et peut-être chassé. Puis il est revenu et il regarde avec insistance vers la maison et vers nous.

- S'il a faim, il serait bon que j'aie chercher de quoi le nourrir. Va devant, Maître. Je te rejoins tout de suite.»

Lazare retourne sur ses pas pendant que Jésus se hâte vers la grille. L'enfant a un visage souffreteux et ingrat où seuls brillent de beaux yeux vifs qui regardent. Jésus lui sourit et lui dit, tout en poussant le verrou :

« Qui cherches-tu, mon enfant ?

- Tu es le Seigneur Jésus ?

- Je le suis.

- C'est toi que je cherche.

- Qui t'envoie ?

- Personne. Mais je veux te parler. Il y a plein de monde qui vient te parler. Moi aussi. Tu en exauces tant ! Alors, moi aussi. »

Jésus fait jouer la fermeture et il prie l'enfant de lâcher les barres qu'il serre entre ses mains décharnées. Le garçon s'écarte et on voit alors son corps déformé, rachitique, à la tête enfoncée dans les épaules à cause d'un début de gibbosité et aux jambes écartées avec une démarche mal assurée. Il est plus âgé que la taille d'un enfant de six

ans alors que son petit visage est déjà celui d'un homme, même d'un vieillard. Jésus se penche pour le caresser :

« Dis-moi donc ce que tu veux. Je suis ton ami. Je suis l'ami de tous les enfants. »

Avec quelle affectueuse douceur, Jésus prend dans ses mains sa tête et dépose un baiser sur son front !

« Je le sais, c'est pour ça que je suis venu. Tu vois comme je suis ? Je voudrais mourir pour ne plus souffrir et pour ne plus appartenir à personne... Toi, qui en as tant guéri et qui as ressuscité des morts, fais-moi mourir, moi que personne n'aime et qui ne pourrai jamais travailler.

- N'as-tu pas quelque famille ? Es-tu orphelin ?

- Un père, oui, j'en ai un. Mais il ne m'aime pas parce que je suis comme ça. Il a chassé ma mère et lui a donné un libelle de divorce et il m'a chassé avec elle. Puis maman est morte à cause de moi, parce que je suis difforme.

- Mais avec qui vis-tu ?

- A la mort de maman, les serviteurs m'ont reconduit chez mon père, mais lui, qui s'est remarié de nouveau et a de beaux enfants, m'a chassé. Il m'a donné à des paysans qui agissent comme leur maître pour lui plaire et ils me font souffrir.

- Ils te frappent ?

- Non. Mais ils prennent plus soin des bêtes que de moi et ils me méprisent. Et comme je suis souvent malade, je suis pour eux une source d'ennui. Je deviens de plus en plus difforme, alors leurs enfants se moquent de moi et me font tomber. Personne ne m'aime. Cet hiver, quand j'ai tant toussé qu'il me fallait des remèdes, mon père n'a rien voulu dépenser : il disait que ce que je pouvais faire de mieux, c'était de mourir. Depuis ce moment-là, je t'attends pour pouvoir te demander : « Fais-moi mourir ».

Jésus le prend à son cou, sourd aux paroles de l'enfant qui lui dit :

« Mes pieds sont pleins de boue et mon vêtement aussi car je me suis assis en route. Je vais te salir.

- Tu viens de loin ?

- Des alentours de Jérusalem, car c'est là qu'habite celui qui me garde. J'ai vu passer tes apôtres. Je sais que ce sont eux car les paysans ont commenté : « Voilà les disciples du Rabbi Galiléen. Mais lui est absent. » Alors, je suis venu.

- Tu es trempé, mon enfant. Pauvre garçon ! Tu vas de nouveau tomber malade.

- Si tu ne m'écoutes pas, qu'au moins la maladie me fasse mourir. Où m'emmènes-tu ?

- A la maison. Tu ne peux rester ainsi. »

Portant dans ses bras l'enfant, Jésus rentre dans le jardin. Il crie à Lazare qui arrive :

« Referme le portail toi-même. J'ai ce gamin tout trempé dans les bras.

- Mais qui est-ce, Maître ?

- Je ne sais pas. J'ignore même son nom.

- D'ailleurs, je ne le dis pas, reprend le garçonnet. Je ne veux pas être reconnu. Je veux ce dont j'ai parlé. Maman me confiait : « Mon pauvre fils, moi je meurs mais je voudrais que tu meures avec moi, car là-haut tu ne serais plus difforme au point de souffrir dans tes os et dans ton cœur. Là-haut, on ne se moque pas de ceux qui naissent malheureux, car Dieu est bon pour les innocents et les malheureux. » Tu m'envoie chez Dieu ?

- L'enfant veut mourir. C'est une triste histoire... »

Lazare, qui regarde fixement le petit garçon, s'exclame soudain :

« Mais ne serais-tu pas le petit-fils de Nahum ? N'est-ce pas toi qui restes assis au soleil, près du sycomore qui se trouve à la limite des oliviers de Nahum et que ton père a confié à Josias, le gérant de son domaine ?

- C'est bien moi. Mais pourquoi l'as-tu révélé ?

- Mon pauvre enfant ! Ce n'est pas pour me moquer de toi. Maître, le sort d'un chien en Israël est moins triste que celui de cet enfant. S'il ne retournait plus à la maison d'où il est venu, personne ne partirait à sa recherche. Les serviteurs comme les maîtres sont des hyènes au cœur féroce... Je le voyais en passant. On l'oubliait sur l'aire, au soleil ou au vent, car il a su marcher très tard... et toujours bien peu. Je ne sais comment, aujourd'hui, il a pu venir jusqu'ici... Et maintenant, qu'en faisons-nous ?

- Moi, je ne retourne pas là-bas ! Je veux mourir, m'en aller. Grâce et pitié pour moi, Seigneur ! »

Une fois dans la maison, Lazare hèle un serviteur pour qu'il apporte une couverture et envoie Noémie pour soigner l'enfant.

« C'est le fils de l'un de tes ennemis les plus acharnés ! L'un des plus mauvais en Israël. Quel âge as-tu, mon enfant ?

- Dix ans.

- Dix ans ! Dix ans de souffrance !

- Et c'est assez ! » s'exclame Jésus en posant l'enfant par terre.

Jésus le regarde avec pitié pendant que Noémi le déshabille et l'essuie, avant de l'envelopper dans une chaude couverture. Lazare lui aussi observe avec commisération.

« Je vais le coucher dans mon lit, Seigneur, après lui avoir donné du lait chaud, dit Noémi.

- Mais tu ne me fais pas mourir ? Aie pitié de moi ! Pourquoi me laisser vivre pour être ainsi et tant souffrir ? Et il achève : J'avais espéré en toi, Seigneur. »

On sent dans sa voix un reproche, une déception.

« Sois gentil, obéis et le Ciel te consolera » répond Jésus.

Et il se penche pour passer sa main sur les pauvres membres déformés en un geste de caresse.

« Porte-le au lit et veille-le. Ensuite... on pourvoira. »

On emmène l'enfant en larmes.

« Et ce sont ces gens-là qui se croient saints ! » s'écrie Lazare en pensant à Nahum.

Le lendemain, c'est jour de sabbat. Dans la maison, Jésus raconte une première parabole, celle des deux lampes. A la fin de celle-ci, on demande à Jésus la seconde parabole :

« Et l'autre parabole ? Tu nous en a promis deux, intervient Jacques.

- Elle ne va pas tarder... »

Et Jésus montre la porte de la maison, fermée par un rideau qui s'écarte tout à coup pour céder le passage à la vieille Noémie qui se précipite aux pieds de Jésus en s'écriant :

« L'enfant est redevenu normal ! Il n'est plus difforme ! Tu l'as guéri pendant la nuit. Il s'était réveillé et je préparais le bain pour le laver avant de lui passer sa tunique et l'habit que j'avais cousus pendant la nuit. Mais quand je lui ai dit : « Viens, mon enfant » et que j'ai soulevé ses couvertures, j'ai vu que son petit corps n'était plus le même. Et j'ai crié. Sarah et Marcelle sont arrivées et je les ai quittées pour courir te le dire... »

Jésus apaise le brouhaha causé d'un geste. Il ordonne à Noémi :

« Retourne auprès de l'enfant. Lave-le, passe-lui son vêtement et amène-le-moi ici. Voici la seconde parabole, qu'on peut intituler : « la vraie justice n'agit ni par vengeance, ni avec partialité. »

Un homme, ou plutôt l'Homme, le Fils de l'homme, a des ennemis et des amis. Peu d'amis, beaucoup d'ennemis et des ennemis dont il n'ignore pas la haine, ni les pensées et dont il connaît la volonté qui ne reculera devant aucun acte, si horrible qu'il soit. Ce Fils de l'homme, aux ennemis nombreux et à qui on reproche tant de fautes qui ne sont pas vraies, a rencontré hier un pauvre enfant, le plus désolé des enfants, le fils d'un homme qui est son ennemi. Cet enfant était difforme et estropié et il sollicitait une grâce étrange : celle de mourir. Tous demandent des honneurs et des joies au Fils de l'homme, la santé ou encore la vie. Ce pauvre enfant demandait à mourir pour ne plus souffrir. Il a déjà connu toutes les souffrances de la chair et du cœur, car celui qui l'a engendré et qui me hait sans raison, hait aussi l'innocent malheureux qu'il a engendré. Je l'ai guéri afin qu'il ne souffre plus et pour que, au-delà de la santé physique, il puisse parvenir à la santé spirituelle. Sa petite âme aussi est malade. La haine de son père et le mépris des hommes l'ont blessée et privée d'amour. Il lui est seulement resté la foi dans le Ciel et dans le Fils de l'homme à qui, ou plutôt auxquels, il demande de mourir. Le voilà : vous allez l'entendre. »

L'enfant, peigné et lavé, tenu par la main de la vieille nourrice, s'avance... Il semble déjà plus grand qu'hier. Il n'est plus difforme.

Ses pieds nus foulent le sol avec assurance, ses épaules sont bien droites...

« Mais... Mais c'est le fils d'Hanne, lui-même fils de Nahum ! C'est un miracle gaspillé ! Tu crois que cela te suffira pour obtenir l'amitié de son père et de Nahum ? Tu les rendras plus haineux ! Ils souhaitaient seulement la mort de cet enfant, fruit d'un mariage malheureux, s'écrie Judas.

- Je n'opère pas des miracles pour me gagner des amis, mais par pitié pour les créatures et pour rendre gloire à mon Père. Je ne fais pas de distinction ni de calcul, jamais, quand je me penche avec pitié sur une misère humaine. Je ne me venge pas de celui qui me persécute...

- Nahum y verra un acte de vengeance.

- Je ne savais rien de cet enfant. J'ignore encore son nom.

- On l'appelle par mépris Mathusaïs ou Mathusalem.

- Maman m'appelait Chalem. Elle m'aimait, maman. Elle n'était pas méchante comme toi et comme ceux qui me haïssent, lance l'enfant avec un éclair dans les yeux, l'éclair de colère impuissante des hommes trop longtemps torturés.

- Viens ici, Chalem, avec moi. Es-tu content d'être guéri ?

- Oui... mais j'aurai préféré mourir. D'une façon ou d'une autre, je ne serai pas aimé. Si maman vivait encore, ce serait beau. Mais maintenant... je serai toujours malheureux.

- Il a raison. Hier, nous l'avons rencontré, pensant à faire à un mendiant. Il a refusé une obole donnée.

- Je ne vous ai jamais caché que je suis l'ami de Nahum, l'homme de confiance d'Hanne, dit Judas.

- Cela n'a guère d'importance, expose Nathanaël. Ce qui compte, c'est ce que nous allons faire de cet enfant. Son père ne l'aime pas, c'est vrai. Mais il a toujours des droits sur lui. Nous ne pouvons pas lui enlever ainsi son fils sans le prévenir... »

Jésus, qui a placé l'enfant entre ses genoux, dit lentement :

« J'affronterai Nahum... Je n'en serai pas davantage détesté. Sa haine ne peut grandir. C'est impossible : elle est déjà à son comble. »...

- J'en parlerai à Nahum, si vous y tenez. C'est lui qui compte, plus que le vrai père. J'en parlerai demain, promet Judas. »

L'enfant garde le silence. Il reste serré contre Jésus... Il semble scruter les âmes qui l'entourent plutôt que les visages. A un moment, regardant Judas, il dit :

« J'ai peur... Je voudrais être loin... dans le pays de ma mère, il y a une mer bleue, au milieu des montagnes vertes... avec des grottes où les abeilles font leur miel, si sucré et que je n'ai plus mangé depuis si longtemps... moi, j'ai tant envie de miel !

- Oh ! Mon pauvre enfant ! Je vais t'en chercher autant que tu veux » lance Marthe avec émotion.

- Mais d'où était sa mère ? demande Pierre à Judas qui se met à expliquer le parcours de sa vie jusqu'à sa mort... »

Les uns et les autres font diverses propositions pour trouver une solution pour l'enfant. Jésus se tait. Il caresse et calme l'enfant extasié face au pot de miel apporté qu'il commence à déguster à petites doses. Un long débat a lieu entre les apôtres présents. Jésus prend la parole et fixe à nouveau les raisons de sa venue sur terre. Puis il propose d'amener voir l'enfant à sa Mère Marie, présente dans la maison.

Visions et dictées du 22 et 26 mars 1947, tome 9, p 283, § 583 et 584.

9. Le figuier desséché.

[Sommaire](#)

Jésus vient de réaliser son entrée triomphale dans Jérusalem. Il pénètre dans l'enceinte du Temple.

« Jésus se dirige vers les portiques où sont rassemblés des aveugles, des paralytiques, des muets, des estropiés et autres handicapés qui l'invoquent à grands cris.

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ?

- La vue, Seigneur ! Les membres ! Que mon fils parle ! Que ma femme guérisse ! Nous croyons en toi, ô Fils de Dieu.

- Que Dieu vous écoute. Levez-vous et chantez les louanges du Seigneur ! »

Ce n'est pas un par un qu'il guérit les nombreux malades mais il fait de la main un geste large et grâce et guérison descendent sur les malheureux qui se relèvent en bonne santé, avec des cris de joie qui se mêlent à ceux de nombreux enfants qui se serrent près de lui en répétant :

« Gloire, gloire au Fils de David ! Hosanna à Jésus de Nazareth, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs ! »

Des pharisiens s'adressent à lui en feignant le respect :

« Maître, tu les entends ? Ces enfants disent ce qu'il ne faut pas dire. Reprends-les ! Qu'ils se taisent !

- Pourquoi donc ? Le roi prophète, le roi de ma race, n'a-t-il pas dit : « De la bouche des enfants tu as fait jaillir la louange parfaite pour confondre tes ennemis » ? N'avez-vous pas lu ces paroles du psalmiste ? Permettez aux petits de chanter mes louanges. Elles leur sont suggérées par les anges gardiens qui voient sans cesse mon Père, en connaissant les secrets et les suggèrent à ces innocents. Maintenant, laissez-moi tous aller prier le Seigneur. »

Les apôtres sont enthousiastes... Le triomphe leur a donné de l'assurance... »

... Le lendemain, Jésus revient dans Jérusalem avec les apôtres avec l'intention de rentrer par la Porte du Troupeau. Des maisons de paysans sont éparses sur les pentes. Tout en bas, près du torrent du Cédron, un figuier ébouriffé se penche sur la rivière. Jésus se dirige

vers lui et il cherche à voir si le feuillage fourni recèle quelque figue mûre. Mais le figuier est tout en feuilles, nombreuses, inutiles. Il ne porte aucun fruit.

« Tu es comme beaucoup de cœurs en Israël. Tu n'as pas de douceurs pour le Fils de l'homme et pas de pitié. Puisses-tu ne plus jamais porter de fruit et que personne ne se rassasie de toi à l'avenir » dit Jésus.

Les apôtres se regardent. La colère de Jésus contre l'arbre stérile, peut-être sauvage, les étonne. Mais ils ne disent rien.

... Une fois entrés en ville, ils montent au Temple et après avoir adoré le Seigneur, Jésus revient dans la cour où enseignent les rabbis. Les gens l'entourent et une mère, venue de Cintium, présente son enfant qu'une maladie a rendu aveugle. Il a les yeux blancs comme s'il avait une vaste cataracte sur la pupille ou un albugo.

Jésus le guérit en effleurant les orbites avec les doigts. Aussitôt il prend la parole pour raconter la parabole de l'héritier du maître tué par les vigneron... . »

... Encore le lendemain, tout le groupe des apôtres et plusieurs de ses soixante-douze disciples se retrouvent ensemble pour prendre la direction du Temple. Pierre regarde en avant, vers le bas de la colline, pour voir s'il apparaît quelque personne mal intentionnée comme il en a toujours le soupçon. Soudain, il aperçoit, au milieu de la fraîche verdure des dernières pentes, une masse de feuilles fanées qui pendent au-dessus de l'eau du Cédron. Recroquevillées, mourantes, elles montrent çà et là des taches qui ressemblent à de la rouille. On croirait se trouver devant le feuillage d'un arbre desséché par des flammes. De temps à autre, la brise détache quelque feuille qui disparaît dans les eaux du torrent.

« Mais c'est le figuier d'hier ! Le figuier que tu as maudit ! » s'écrie Pierre en montrant le figuier sec et en tournant la tête pour parler au Maître.

Tous accourent, sauf Jésus qui avance de son pas habituel. Les apôtres racontent aux disciples ce qui s'était passé et tous ensemble commentent en regardant Jésus avec stupéfaction. Ils ont vu des milliers de miracles sur les hommes et les éléments, mais celui-ci les frappe plus que les autres.

Une fois arrivés sur place, Jésus sourit en voyant ces visages abasourdis et craintifs :

« Eh quoi ? Etes-vous tellement ébahis, qu'à ma parole, un figuier se soit desséché ? Ne m'avez-vous donc pas vu ressusciter des morts, guérir des lépreux rendre la vue à des aveugles, multiplier des pains, calmer des tempêtes, éteindre le feu ? Et vous vous étonnez de voir un figuier desséché ?

- Ce n'est pas pour le figuier. Mais, hier, il était robuste quand tu l'as maudit et maintenant il est sec. Regarde, il est friable comme de l'argile sèche. Ses branches n'ont plus de moelle. Elles tombent en poussière. »

Et Barthélemy réduit en poudre entre ses doigts des branches qu'il a facilement cassées.

« Elles n'ont plus de moelle, tu l'as dit. Or ce qui vaut d'un arbre peut s'appliquer à une nation ou une religion : quand il ne reste que l'écorce dure et le feuillage inutile, c'est-à-dire la férocité et un aspect extérieur hypocrite, c'est signe que la mort est là. La moelle, blanche et pleine de sève, correspond à la sainteté, à la spiritualité. L'écorce dure et le feuillage inutile à l'humanité dépourvue de vie spirituelle et de justice. Malheur aux religions qui deviennent humaines parce que leurs prêtres et leurs fidèles n'ont plus l'esprit vital. Malheur aux nations dont les chefs ne sont que férocité et verbosité tapageuse dépourvue d'idées fécondes ! Malheur aux hommes qui n'ont plus de vie spirituelle ! »

Judas intervient, sans amertume, mais sur un ton doctoral :

« ... A côté de la sagesse de l'esprit, il y a aussi la sagesse du monde et il faut savoir en user à notre avantage. Car enfin, pour l'instant, nous sommes dans le monde, pas dans le Royaume de Dieu !

- Le vrai sage est celui qui sait discerner les choses sans que les ombres de la propre sensualité et les réflexions du calcul les altèrent. Je dirai toujours la vérité de ce que je vois.

- En somme, ce figuier est mort parce que tu es venu le maudire ou bien... est-ce un hasard... un signe... je ne sais pas ? demande Philippe.

- C'est tout à la fois. Mais vous serez capables d'en faire autant que moi si vous arrivez à avoir la foi parfaite. Ayez-la dans le Seigneur et quand vous l'aurez, en vérité je vous dis que cela vous sera possible et bien plus encore. En vérité, je vous dis que si quelqu'un arrive à avoir parfaitement confiance en la force de la prière et dans la bonté du Seigneur, il pourra dire à cette montagne de se déplacer et de se jeter dans la mer : s'il n'a pas dans son cœur la plus légère hésitation, mais s'il croit fermement que ce qu'il ordonne peut se réaliser, cela se réalisera.

- On nous prendra pour des magiciens et on nous lapidera, comme c'est écrit de ceux qui exercent la magie. Ce serait un miracle bien bête et à notre détriment ! lance Judas hochant la tête.

- C'est toi qui es bien bête : tu ne comprends pas la parabole ! » réplique Jude.

Jésus prend alors la parole, mais sans s'adresser particulièrement à Judas :

« Je vais vous rappeler une ancienne leçon : quoi que vous demandiez par la prière, ayez pleinement confiance et vous l'obtiendrez. Mais si, avant de prier, vous avez quelque chose contre quelqu'un, commencez par lui pardonner et faites la paix, afin d'avoir pour ami votre Père qui est dans les Cieux, qui vous pardonne tant et vous comble tant, du matin au soir et du couchant à l'aurore. »

Ils entrent à l'intérieur du Temple. »...

Encore un jour après, Jésus revient de nouveau au Temple, toujours plus bondé que les jours précédents. Il va adorer dans la Cour des Juifs puis se dirige vers les portiques, suivi d'un cortège de gens. Un groupe de Pharisiens discute entre eux...

L'un d'eux, nommé Urie, se rend auprès du Maître et arrive derrière lui au moment même où Jésus congédie le malade en lui disant :

« Aie foi. Tu es guéri. La fièvre et la souffrance ne reviendront jamais plus.

- Maître quel est le plus grand commandement de la Loi ? »

Jésus lui répond, sans que les pharisiens se laissent convaincre... Il délivre alors plusieurs longs enseignements qui le fatiguent beaucoup en raison de la chaleur étouffante de cette journée... Puis, le soir c'est le repas de la dernière Cène Pascale et l'arrestation de Jésus...

Visions et dictées de mars, avril 1947, tome 9, § 590, p 364 ; § 591, p 380 ; § 594, p 410 ; § 596, p 422.

L'évangéliste Marc (11, 12-26) rapporte très brièvement l'épisode du figuier, mais en omettant de dire que le figuier devient sec, alors que Matthieu (21, 18-22) indique l'étonnement des apôtres face à la mort instantanée du figuier, sur lequel Jésus a cherché vainement des fruits, certainement les premières figes-fleurs à cette saison.

10. L'oreille replacée du serviteur du Temple.

[Sommaire](#)

« Les trois hommes (*Pierre, Jean et Jacques*) dorment profondément, bien enveloppés dans leurs manteaux, allongés près du feu éteint. Ils respirent fortement comme au début d'un ronflement sonore. Jésus les appelle mais c'est en vain. Il doit se pencher et secouer Pierre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qui m'arrête ? demande-t-il en s'extrayant, abasourdi et effrayé, de son manteau vert foncé.

- Personne, c'est moi qui t'appelle.

- C'est le matin ?

- Non. La seconde veille est à sa fin. »

Pierre est engourdi. Jésus secoue Jean, qui pousse un cri de terreur en voyant penché sur lui un visage de fantôme, tant il semble de marbre.

« Oh !... Tu me paraissais mort ! »

Il secoue enfin Jacques. Celui-ci, s'imaginant que c'est son frère qui l'appelle, demande :

« Ils ont pris le Maître ?

- Pas encore, Jacques, répond Jésus. Mais levez-vous maintenant et partons. Celui qui me trahit est proche. »

Les trois hommes, encore étourdis, se mettent debout et suivent Jésus sans parler. Les huit autres apôtres sont eux aussi plus ou moins endormis auprès du feu éteint.

« Levez-vous ! tonne Jésus. Pendant que Satan arrive, montrez à celui qui ne dort jamais et à ses fils que les enfants de Dieu ne dorment pas !

- Oui, Maître !... Mais qu'est-il arrivé ? »

Et au milieu des questions et des réponses confuses, ils enfilent leurs manteaux... Ils ont à peine le temps de remettre un peu d'ordre qu'une troupe de sbires, commandée par Judas, fait irruption sur leur petite « place » paisible en l'éclairant violemment avec une foule de torches allumées. C'est une horde de bandits déguisés en soldats, des faces de galériens.

Les apôtres bondissent tous dans un coin avec Pierre devant. Jésus reste à sa place. Judas s'avance et soutient le regard de Jésus. Loin de baisser la tête, il s'approche avec un sourire de hyène et lui donne un baiser sur la joue droite :

« Mon ami, qu'es-tu venu faire ? C'est par un baiser que tu me trahis ? »

Judas baisse un instant la tête, puis la relève... insensible au reproche. Les sbires s'avancent en criant, avec des cordes et des bâtons. Jésus ne leur suffit pas, ils tentent aussi de s'emparer des apôtres.

« Qui cherchez-vous ? demande Jésus d'un ton calme et solennel.

- Jésus, le Nazaréen.

- C'est moi. »

Sa voix est un tonnerre. Il n'aurait pas fait mieux s'il avait lancé la foudre. Tous tombent par terre comme une gerbe d'épis fauchés. Ne restent debout que Judas, Jésus et les apôtres qui reprennent courage au spectacle des soldats abattus, si bien qu'ils s'approchent de Jésus en menaçant si explicitement Judas que celui-ci fait un bond juste à temps pour éviter un coup de maître de l'épée de Simon. Poursuivi en vain à coups de pierres et de bâtons lancés par les apôtres, il s'enfuit au-delà du Cédron et disparaît dans l'obscurité d'une ruelle. « Levez-vous. Qui cherchez-vous ? Je vous le redemande.

- Jésus, le Nazaréen.

- Je vous l'ai dit : C'est moi » dit Jésus avec douceur. Laissez donc libres ces hommes. Moi, je viens. Déposez épées et bâtons. Je ne suis pas un brigand. J'étais toujours au milieu de vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas capturé alors ? Mais c'est votre heure et celle de Satan... »

Pendant qu'il parle, Pierre s'approche de l'homme qui déjà tend les cordes pour attacher Jésus et il donne un coup d'épée maladroit. S'il s'était servi de la pointe, il l'aurait égorgé comme un mouton. Mais il ne fait que lui décoller l'oreille, qui reste pendante et laisse couler beaucoup de sang. L'homme crie qu'il est mort. Le désordre s'installe entre ceux qui veulent avancer et ceux qui ont peur à la vue des épées et des poignards qui brillent.

« Déposez ces armes. Je vous l'ordonne. Si je voulais, j'aurais les anges du Père pour me défendre. Quant à toi, sois guéri. Dans ton âme, si tu peux, pour commencer. »

Et avant de tendre les mains aux cordes, il touche l'oreille et la guérit.

Les apôtres poussent toute sorte de cris. L'un crie une chose, l'autre tout l'inverse. L'un hurle : « Tu nous as trahis ! », le deuxième : « Mais il est fou : » et un troisième : « Mais qui peut encore te croire ? » Et ceux qui ne crient pas s'enfuient. En fin de compte, Jésus reste seul... Seul avec les sbires... » *Et le chemin vers Jérusalem commence...* avant celui du Golghota.

Vision et dictée du 18 mars 1945, tome 10, p 14, § 602.

Les quatre évangélistes relatent bien cet épisode de l'arrestation de Jésus mais seuls, Luc (Lc 22, 40-53) et Jean (Jn 18, 1-12) mentionnent que l'oreille est guérie pour le serviteur du Temple nommé Malchus. Lors d'une dictée du Vendredi Saint 1944, s'adressant à Maria Valtorta, Jésus confirme et explique l'acte de Pierre par rapport à l'acte de trahison de Judas : « Lorsque quelqu'un tombe sans la volonté de tomber, je pardonne. Regarde Pierre : il m'a renié. Pourquoi ? Lui-même ne le savait pas exactement. Pierre un lâche ? Non, mon Pierre n'était pas un lâche. Contre la cohorte des gardes du Temple, il avait osé frapper Malchus pour me défendre au risque de sa vie. »

11. Le signe du rideau du Temple, le signe du voile de Niké et le linceul de Jésus.

[Sommaire](#)

C'est le moment de la montée au calvaire, pour Jésus et pour les soldats qui assurent l'ordre face à la foule des suiveurs.

«... Les femmes qui s'avancent en pleurant, se tournent en entendant les cris de la foule et voient que le cortège tourne de leur côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, par crainte d'être jetées en bas par les Juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur les visages. Il y en a même une qui est complètement voilée ne laissant libres que ses yeux très noirs. Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre un vieil homme robuste.

Quand Jésus arrive à leur hauteur, elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument. Les soldats voudraient les repousser de leurs lances, mais celle qui est la plus couverte écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir quel est ce nouveau obstacle. Il donne l'ordre de laisser passer... Cette grande matrone est certainement influente puisque l'officier de Longinus lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds, tandis qu'il s'arrête suffoquant... Il parvient pourtant à sourire aux saintes femmes et à l'homme qui les escorte ; celui-ci se découvre pour montrer qu'il est le berger Jonathas, mais les gardes ne le laissent pas passer, seules les femmes le peuvent.

L'une d'elles est Jeanne, femme de Kouza. Elle a la mine plus défaite que lorsqu'elle était mourante. Son visage est blanc comme neige et ses doux yeux noirs sont brouillés. Elle tient dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus. Mais lui refuse. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui lui tombent dans les yeux et coulent le long de ses joues rouges et de son cou aux veines gonflées par le battement essoufflé du cœur, et trempent tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, accompagnée d'une jeune servante portant un coffret, l'ouvre, en tire un tissu de lin très blanc, carré et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte, et, comme il ne peut, avec une seule main, le faire lui-même, la femme pleine de pitié l'aide à le poser sur son visage, en veillant à ne pas heurter la couronne d'épines. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il y trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et dit :

« Merci Jeanne, merci Niké, merci Sarah, merci Marcella ... Elise... Lydia... Anne... Valeria... et toi... Mais... ne pleurez pas... sur moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénie... Jeanne... de n'avoir... plus d'enfants... Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas avoir d'enfants... qui auraient pu... souffrir de... cela. Et toi aussi... Elisabeth... Mieux... comme cela... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos enfants, car... cette heure ne passera pas... sans châtement... Et quel châtement, s'il en est ainsi pour ... l'innocent... Vous pleurez alors... d'avoir conçu... allaité et... d'avoir encore vos enfants... les mères... de ce moment-là... pleureront parce que... je vous le dis... heureux sera celui qui alors... tombera sous les décombres... le premier. Je vous bénis... Rentrez chez vous... Priez pour moi. Adieu Jonathas... Reconduis-les... »

Et au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche. »...

... *La crucifixion vient d'avoir lieu...* La lumière, d'abord vive outre mesure, est en train de devenir blafarde. Les visages prennent des teintes bizarres. Les soldats, sous leurs casques et dans leurs cuirasses d'abord brillantes, mais maintenant enveloppées dans une lumière glauque sous un ciel de cendre, présentent des profils durs comme s'ils étaient sculptés. Les visages des Juifs deviennent terreux et les femmes ressemblent à des statues de neige bleutée à cause de leur pâleur exsangue... .

Puis l'obscurité s'épaissit encore. Jérusalem disparaît complètement et les pentes du Calvaire lui-même semblent s'effacer. Seul le sommet est visible, comme si les ténèbres le surélevaient pour recueillir l'unique et dernière lumière qui restait...

... Jésus pousse un très grand cri... Puis plus rien... La tête retombe sur la poitrine, le corps en avant, ... toute respiration a cessé. Jésus a expiré.

La terre répond au cri de Celui qu'on a tué par un grondement effrayant. On dirait que des milliers de buccins de géants émettent un

même son et, sur cet accord terrifiant, se greffent des notes isolées, déchirantes. Des éclairs sillonnent le ciel en tous sens, tombant sur la ville, sur le Temple, sur la foule. Il n'y a plus d'autre lumière que celle des éclairs, encore est-elle irrégulière. Et puis, tout à coup, pendant que durent encore les décharges de la foudre, la terre se convulse sous un tourbillon de vent digne d'un cyclone. Le tremblement de terre et la trombe d'air s'unissent dans une même apocalypse. Le sommet du Golgotha ondule et danse comme un plat dans la main d'un fou. Les secousses telluriques malmènent tellement les trois croix qu'elles pourraient les renverser.

Longinus, Jean et les soldats s'accrochent là où ils peuvent, comme ils peuvent, pour ne pas tomber. La foule crie de plus en plus fort et voudrait s'enfuir. Les gens tombent les uns sur les autres...

Le tremblement de terre et la trombe d'air se répètent trois fois, puis vient l'immobilité absolue d'un monde mort. Seuls des éclairs, mais sans le tonnerre sillonnent encore le ciel. L'obscurité est tempérée par une clarté lumineuse qui permet de voir que beaucoup restent sur le sol, évanouis ou morts. Une maison brûle et les flammes s'élèvent tout droit dans l'air immobile, mettant une nuance de rouge vif sur le vert cendre de l'atmosphère...

Les soldats discutent entre eux :

« Tu as vu les Juifs ? Cette fois, ils avaient peur.

- Et ils se frappaient la poitrine.

- Les plus terrifiés, c'étaient les prêtres !

- Quelle peur ! J'ai senti d'autres tremblements de terre. Mais jamais comme celui-là. Regarde, la terre est pleine de crevasses.

- Et tout un passage de la longue route s'est effondré.

- Et dessous, il y a des corps.

- Laissez-les ! Cela fera autant de serpents de moins... »

Le Grand Prêtre Gamaliel arrive, dépeigné, sans couvre-chef, sans manteau, avec son splendide vêtement souillé de terre et déchiré par des ronces. Il monte en courant et haletant, les mains dans ses cheveux clairsemés et gris :

« Gamaliel ! Toi ?

- Toi, Joseph ? Tu le quittes ?

- Moi, non. Mais pourquoi es-tu ici. Et dans un tel état ?

- Il se passe des choses terribles ! J'étais dans le Temple ! Le signe ! Le temple tout ouvert ! Le rideau pourpre et jacinthe pend, déchiré ! Le Saint des Saints est découvert ! Anathème sur nous ! »

Il a parlé sans cesser de courir vers le sommet, rendu fou par la preuve... Désormais épuisé, il gravit les derniers mètres. Il s'avance en se battant la poitrine et, lorsqu'il arrive sur la première des deux petites plateformes, il se jette par terre, longue forme blanche sur le sol jaunâtre, et gémit :

« Le signe ! Le signe ! Dis-moi que tu me pardonnes ! Un gémissement, même un seul gémissement, pour me dire que tu m'entends et me pardonnes. »

Il croit que Jésus est encore vivant. Il ne se détrompe que lorsqu'un soldat le heurte de sa lance et lui dit :

« Lève-toi et tais-toi. C'est inutile ! Il fallait y penser avant. Il est mort. Et moi, je suis païen, je te déclare : l'homme que vous avez crucifié était réellement le Fils de Dieu !

- Mort ! Tu es mort ! Oh ! »

Gamaliel lève un visage terrorisé, cherche à voir jusque là-haut, sur le sommet, dans la lumière crépusculaire. Il distingue peu de choses, mais assez pour comprendre que Jésus est bien mort. Il regarde le groupe qui reconforte Marie ainsi que Jean debout à gauche de la croix, tout en larmes et Longinus, debout à droite, dans une posture solennelle et respectueuse. Il se met à genoux, tend les bras et pleure :

« C'était toi ! C'était toi ! Nous ne pouvons plus être pardonnés. Nous avons demandé ton sang sur nous. Il crie vers le Ciel et le Ciel nous maudit... Mais tu étais la Miséricorde !... Je te dis, moi, qui suis le rabbi anéanti de Juda : « Ton sang sur nous, par pitié. » Asperges nous-en ! Lui seul peut nous obtenir le pardon... »

Il sanglote. Puis, plus doucement, il reconnaît sa secrète torture :

« J'ai obtenu le signe demandé... Mais des siècles et des siècles de cécité spirituelle obscurcissent encore ma vue intérieure et, contre ma volonté de maintenant, se dresse la voix de mon orgueilleuse pensée d'hier... Je suis le vieux Juif fidèle à ce qu'il croyait justice et qui était erreur. Maintenant, je suis une lande brûlée, sans plus aucun des vieux arbres de la foi antique, sans aucune semence ni tige de la foi nouvelle. Je suis un désert aride. Opère le miracle de faire se dresser une fleur qui ait ton nom... Toi, le Libérateur, pénètre dans ma pauvre pensée prisonnière des formules. Isaïe le dit : « Il a payé pour les pécheurs et il a pris sur lui les péchés des multitudes. » Oh ! Le mien aussi, Jésus de Nazareth... »

Gamaliel se lève, regarde la croix qui se fait toujours plus nette dans la lumière qui revient, puis s'en va courbé, vieilli, anéanti. »

... Juste après la crucifixion, la Vierge Marie s'est réfugiée au Cénacle avec les femmes disciples qui tentent de la soulager... De temps à autre, l'une d'elle se lève, ouvre doucement la porte, jette un coup d'œil, la referme...

Marie termine une longue lamentation intérieure : « Je te dis merci pour toi aussi, Jésus ! Moi seule aie sentie ton infinie bonté dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien et elle fouille et déchire. Mais c'est mieux ainsi. Tu ne la sens pas. Mais Jésus pitié ! Donne-moi un signe de toi, une caresse, une parole pour ta pauvre maman au cœur déchiré ! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour. »

Un coup énergique à la porte fait sursauter tout le monde. Le gardien court se cacher courageusement. Marie, femme de Zébédée, voudrait que son fils le suive et elle pousse Jean vers la cour. Les autres,

excepté Marie-Madeleine, se serrent l'une contre l'autre en gémissant. C'est Marie-Madeleine qui, droite et courageuse, se dirige vers la porte et demande :

« Qui frappe ? Une voix de femme répond :

- C'est Niké. J'ai quelque chose à donner à Marie. Ouvrez vite ! La ronde fait le tour. »

Jean, qui s'est dégagé de sa mère et est accouru, s'affaire autour des multiples serrures, toutes bien verrouillées ce soir. Il ouvre. Niké entre avec sa servante et un homme musclé qui l'accompagne. On ferme.

« J'apporte quelque chose... » Niké pleure et ne peut parler.

- Quoi ? Quoi ? Curieux, tous se pressent autour d'elle.

- Sur le calvaire... J'ai vu le Sauveur dans un tel état... J'avais préparé un voile pour ses reins afin qu'il n'utilise pas les chiffons des bourreaux... Mais Jésus était tout en sueur, avec du sang dans les yeux et j'ai pensé à le lui tendre pour qu'il s'essuie... ce qu'il a fait... Puis, il m'a rendu le voile. Je ne m'en suis plus servie... Je voulais le garder en relique avec sa sueur et son sang. Mais à la vue de l'acharnement des Juifs, Plautina, les autres romaines, Lidia et Valeria, et moi, avons décidé de rentrer, par peur qu'ils nous enlèvent ce voile. Les Romaines sont des femmes viriles. Elles nous ont mises au milieu, la servante et moi, et elles nous ont protégées... A la maison, j'ai pleuré pendant des heures... Puis, le tremblement de terre a eu lieu et je me suis évanouie... Revenue à moi, j'ai voulu baiser ce voile et j'ai vu... Oh !... On y voit la face du Rédempteur !...

- Fais voir ! Fais voir !

- Non. D'abord à Marie. C'est son droit.

- Elle est tellement épuisée ! Elle ne tiendra pas le coup...

- Ne dites pas cela ! Ce sera pour elle un réconfort, au contraire. Avertissez-la ! »

Sur le seuil de la pièce, Jean frappe doucement.

« Qui est-ce ?

- Moi, Mère. Dehors, il y a Niké... Elle est venue de nuit... Elle t'a apporté un souvenir... un cadeau... Elle espère te réconforter avec cela.

- Oh ! Un seul cadeau pourrait me réconforter ! Le sourire de son visage...

- Mère ! »

Jean l'entoure de ses bras de peur qu'elle ne tombe et il dit :

« C'est lui. C'est le sourire de son visage imprimé sur le voile avec lequel Niké l'a essuyé au Calvaire.

- Oh ! Père ! Dieu Très-Haut ! Fils saint ! Eternel Amour ! Soyez bénis ! Le signe ! Le signe que je vous ai demandé ! Vite ! Fais-la entrer ! »

Marie s'assied car elle n'est plus maîtresse d'elle-même... Niké entre et s'agenouille à ses pieds avec sa servante. Jean, debout près de Marie, lui passe le bras derrière les épaules comme pour la soutenir. Sans

dire un mot, Niké ouvre le coffre, en retire le voile, le déplie. Et le visage de Jésus, le visage vivant de Jésus, le visage douloureux et pourtant souriant de Jésus, regarde la Mère et lui sourit...

Marie pousse un cri d'amour douloureux et tend les bras. De l'entrée où elles sont groupées, les femmes lui font écho et l'imitent en s'agenouillant devant le visage du Seigneur.

Niké ne trouve pas de mot. Elle passe le voile de ses mains aux mains maternelles et se penche ensuite pour en baiser le bord. Puis elle s'en va à reculons, sans attendre que Marie sorte de son extase. »...

Visions et dictées 26 29 mars 1945, tome 10, p 120, § 609 et p 189, § 611.

Les évangiles canoniques indiquent bien que le voile du Temple s'est déchiré en deux mais ne rapportent pas l'épisode du voile de Niké. Pourtant, à partir du sixième siècle, l'institution du Chemin de Croix propose une sixième station réservée à cet événement miraculeux. Le voile d'Oviedo en Espagne serait celui de ce miracle, d'autant plus que l'image qu'il contient se superpose parfaitement avec celle du Linceul de Turin, autre prodige constaté juste après la Résurrection de Jésus, comme le rapporte une vision du 5 octobre 1951 (§ 644, p 492) :

Joseph d'Arimathie, Nicodème et Lazare se présentent en pleine nuit à la petite maison restaurée par Lazare pour y faire accueillir la Vierge Marie et Jean :

« Nous avons décidé de venir pour te donner quelque chose que, nous le savons maintenant avec certitude mais nous le pressentions déjà, tu désirais avoir... »

Joseph présente à Marie un rouleau volumineux enveloppé dans un drap rouge foncé qu'il avait jusque-là dissimulé sous son manteau. Marie demande, en pâlisant :

« Qu'est-ce ? Ses vêtements peut-être ? Ceux que je lui avais faits pour... Oh ! Elle pleure.

- Nous n'avons pu les trouver à aucun prix, répond Lazare, mais ceci est aussi un de ses vêtements, son dernier vêtement. C'est le linceul propre dans lequel fut enveloppé le Très-Pur. A sa résurrection, Joseph les a retirés tous les deux du tombeau et nous les a apportés à Béthanie, pour empêcher qu'ils ne soient soumis à des profanations sacrilèges... N'étant plus sujet à l'interdiction du Deutéronome, j'ai pensé faire une statue de Jésus crucifié avec mes cèdres du Liban pour y cacher à l'intérieur un des linceuls, celui de la descente du Golgotha... Mais le second linceul qui a enveloppé le corps de Jésus depuis la Parascève (*la veille du Sabbat*) jusqu'à l'aurore de la Résurrection, doit te revenir. Sache néanmoins, je t'en avertis, pour que tu ne sois pas trop émue en la voyant, qu'au fil des jours, sa figure est apparue de plus en plus nettement, comme elle était après qu'on l'a lavée. Quand nous l'avons retirée du tombeau, elle paraissait avoir simplement conservé l'empreinte de ses membres couverts par les huiles, auxquelles s'étaient mêlées des traces de sang et de sérosités venant des nombreuses blessures. Mais, que ce soit dû à un processus naturel ou, bien plus sûrement, à une volonté surnaturelle, un de ses

miracles destiné à faire ta joie, plus le temps avançait, plus l’empreinte devenait précise et claire. Il est là, sur cette toile, beau, majestueux, bien que blessé, serein, paisible, même après tant de tortures. As-tu le courage de le voir ?

- Oh ! Nicodème ! Mais c’était mon suprême désir ! Tu dis qu’il a l’air paisible... Oh ! Pouvoir le voir ainsi et non avec l’expression torturée qu’il a sur le voile de Niké ! » répond Marie en joignant les mains sur son cœur.

Alors les quatre hommes déplacent la table pour avoir plus de place, puis Lazare et Jean d’un côté, Nicodème et Joseph de l’autre, déroulent lentement la longue toile. On voit d’abord la partie dorsale, en commençant par les pieds, puis la partie frontale. Les lignes sont bien claires et claires aussi les marques, toutes les marques de la flagellation, de la couronne d’épines, du frottement de la croix, des contusions des coups qu’il a reçus et des chutes faites, ainsi que les blessures des clous et de la lance.

Marie tombe à genoux, embrasse la toile, caresse les empreintes, baise les blessures. Elle est angoissée mais en même temps visiblement contente de recevoir cette image surnaturelle, miraculeuse de Jésus.

« ... Celui-ci est différent : il donne la paix ! Car Jésus apparaît serein, paisible désormais. Il semble déjà sentir, dans son sommeil mortel, la vie qui revient et la gloire que personne ne pourra jamais plus atteindre et abattre. Maintenant je ne désire plus rien, sauf me réunir à lui. Que Dieu vous bénisse tous. »

... Marie et Jean ferment la porte en parlant doucement entre eux. »

La veille de la Résurrection, Jean était venu apporter à Marie le manteau rouge de Jésus, tâché de sang et déchiré, qui fut retrouvé au Gethsémani. La Vierge Marie conservait toutes les reliques de la Passion de son Fils dans un coffre spécial dont elle détenait la clé.

PRÉCÉDENT :

TOME 4 : [III. LES MIRACLES DE LA TROISIÈME ANNÉE](#)

SUIVANT :

TOME 6 : [V. LES APPARITIONS ET MIRACLES APRÈS LA RÉSURRECTION](#)

[VI. LES DERNIERS ÉVÈNEMENTS MIRACULEUX](#)

[CONCLUSION](#)

[REMERCIEMENTS](#)